

L'ACTION CATHOLIQUE
Organe de
L'Action Sociale Catholique.
Rédaction et administration :
3, Boul. Charest, Québec.

L'ACTION CATHOLIQUE

16 PAGES
8 EN COULEURS

Vol. VII, numéro 8

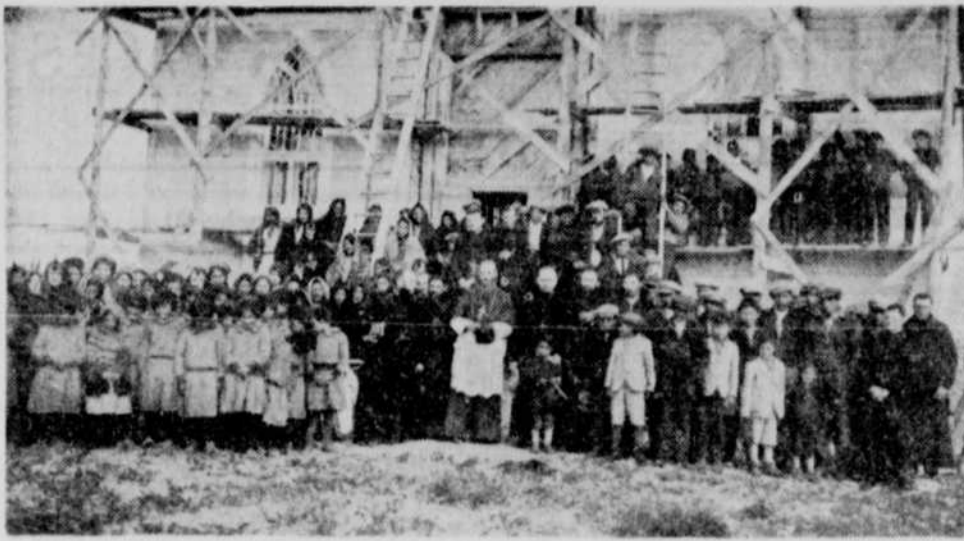
"Instaurare omnia in Christo"

Dimanche, 21 février 1943



LA FORET EN HIVER □ □ □

Photo Roland CASAULT



● A Albany, le 20 septembre 1942, au sortir de la grand'messe. — S. Ex. Mgr Belleau au milieu de sa chrétienté.



● Deux façons d'envisager la vie. — Le sourire appartient à l'Évangile; la gravité à ceux qui attendent encore la lumière.

LA BAIE JAMES

La patience se meurt chez nous. Notre siècle de vitesse et de confort outrés achève de lui donner le coup fatal. Grâce au transport rapide de ses marchandises par la livraison à domicile, de sa pensée par le téléphone ou le sans-fil, de sa personne par l'auto, le train ou l'avion, le citadin a perdu le sens du mot et de la réalité "attendre". Il trépigne devant le plus léger obstacle, s'indigne du moindre retard. Il n'y a guère que nos campagnards — disciples de la sereine et lente nature — qui sachent encore attendre au confessionnal...

Or nous conseillons à ceux qui perdent patience à tout moment et à propos de tout, de faire un pèlerinage quel que part chez nos Indiens du Canada,



● La croix de l'Oblat, instrument du salut pour les pauvres Cris de la Baie James.

au pays où la lenteur est reine. A la Baie James, par exemple.

Dans sa *Divine Comédie*, le Dante écrit à la porte de l'enfer: "Ici on laisse toute espérance". Peut-être une inscription du genre serait-elle de mise sur le train mixte qui vous conduit de Cochrane à Moosonee. Elle pourrait se lire: "Ici on sacrifie toute ambition de vitesse". Et, parvenu à Moosonee, dernier retranchement de la civilisation et porte de la Baie, le voyageur pourrait lire: "Ici on renonce à tout horaire fixe".

En effet, dans ce pays, l'homme n'est plus roi du trafic et maître des distances. La nature, qu'il a violentée en tant de domaines et dont il a vaincu ailleurs tous les secrets, reste ici souveraine et se venge des trépidations indues que lui a fait subir le progrès. A la Baie James, bon gré mal gré, il faut attendre. Les bouillants ont beau jeter de la vapeur, il leur faut accepter de mettre leur moteur au ralenti.

De Moosonee, siège du vicar apostolique et centre d'approvisionnement

terre de patience

des missions de la Baie, les postes missionnaires des Oblats s'échelonnent sur les deux rives de cette mer intérieure jusqu'à 300 milles du côté de Québec, avec Fort-Georges, et, du côté ontarien, jusqu'à 500 milles, avec la lointaine station de Winisk, en pleine baie d'Hudson. Or il n'y a pas dans ce pays un seul mille de chemin carrossable. Il ne faut pas compter non plus sur l'avion, qui est là-bas un oiseau rare, le pays n'offrant guère d'attraits aux exploiters forestiers ou aux prospecteurs de mines. Seul le chemin naturel des eaux reste ouvert à quelques courageuses goélettes l'été, et les battures congelées et uniformément plates de la Baie aux lents attelages de chiens l'hiver.

Les deux procédés sont féconds en tâtonnements et en misères. La Baie James est une mer intérieure ouverte sur l'océan. C'est dire qu'il faut compter avec la marée, avec les brumes, avec le vent surtout, car, s'il vient du nord, il descend en droite ligne de l'immense bassin d'Hudson, et soulève des vagues monstres. Tous ces contretemps réunis ont fait que, cet été, Mgr Belleau a pris 55 jours pour faire sur le Nouveau-Québec un voyage à Winisk qui devait normalement en demander 20. Là-dessus, il faut mettre 22 jours au seul compte de l'inaction pure et simple de l'équipage, échoué ici et là sur les battures à l'entrée des rivières. "Patientiam habe, omnia tibi reddam". Ce qu'on pourrait traduire, en l'adaptant à la Baie: "Prends patience, je te rendrai au port, mais Dieu sait quand".

Savoir attendre est donc au programme missionnaire les quatre saisons de l'année. Quel enclume à forger les patientes, que ce pays!

Dira-t-on que, pour tromper ses attentes et vaincre la solitude où l'enferme l'amour des âmes, le missionnaire

trouve maintenant dans la radio une compensation bien légitime à son isolement volontaire? Oui et non. Il est bon, en théorie, de vanter les services rendus au missionnaire par la radio et les postes de T.S.F. Mais, en pratique, c'est là un bien précaire dérivatif à l'isolement. A la Baie James, plus de la moitié des missionnaires sont mal servis à ce sujet, soit parce que manquent les sans-filistes experts, soit parce qu'un appareil récepteur est de fonctionnement trop dispendieux, comme à Moosonee où l'on s'abstient de l'ouvrir par économie, soit parce qu'il est brisé, comme à Fort-Georges, soit parce que le feu l'a détruit, comme à Attawapiscat.

Comme il n'existe, par ailleurs, aucun service de malle par avion à la Baie James, il arrive que, la saison de navigation finie — et elle ne dure guère que quatre mois — les missionnaires d'Albany, d'Attawapiscat, de Winisk, de Fort-Georges, et du Vieux-Comptoir en sont réduits à un unique courrier d'hiver; et encore se limite-t-il aux lettres, car les trains à chiens ne transportent point de journaux, revues ou autres imprimés. Ainsi, pour être plus rapprochés de nous, les missionnaires de la Baie connaissent-ils un isolement plus complet que quantité de leurs confrères du grand Nord canadien.

Tout cela n'est rien cependant en comparaison de l'héroïque attente des âmes. Fait unique dans l'histoire des missions indiennes, elle dure, cette attente, depuis près d'un quart de siècle à Fort-Georges, où l'on en est encore, en 1942, à se contenter de quelques baptêmes d'enfants et de moribonds. Après 22 ans de labeur et de sacrifices inouïs en hommes et en argent, cette mission n'a pu former encore un premier noyau sérieux de chrétienté. Au Vieux-Comptoir, deux missionnaires peinent depuis quatre ans sans avoir fait une seule conquête d'adulte. A

Moosonee, aux portes mêmes de la Baie, les Oblats montent la garde de l'Eglise avec une seule catholique convertie, au sein d'un bloc inentamé de près de 600 Indiens protestants.

Ainsi donc, à la Baie James, trois missions sur huit en sont encore à la phase pénible de la semence; cinq prêtres sur quinze éprouvent la douleur de sonner des cloches de chapelles sans voir accourir de baptisés aux offices divins; de posséder la vérité sans trouver de cerveaux dociles à qui la distribuer; de célébrer leur messe quotidienne sans autre assistance, souvent, que celle de leurs collaborateurs dans l'apostolat; de rompre le pain eucharistique sans trouver à qui le distribuer.



● La prière missionnaire d'une petite indienne de la Baie James.

Les autres attentes ne sont rien à côté de celle-là. Mais Dieu le veut ainsi. Et rien ne prouve mieux le caractère providentiel de cette situation que la patience sereine des missionnaires de la Baie. En dépit de toutes les lenteurs de la nature et de la grâce, la bonne humeur fleurit dans cette terre de sacrifice. C'est le meilleur réconfort du visiteur qui tombe de plain-pied dans ce pays revêché, à l'austère climat et qui suinte le renoncement par toutes ses issues.

Il faut croire que Dieu n'a pas besoin du succès immédiat et qu'il se contente souvent de notre patience, ce qui est déjà un succès parce qu'une féconde semence pour les moissonneurs de demain.

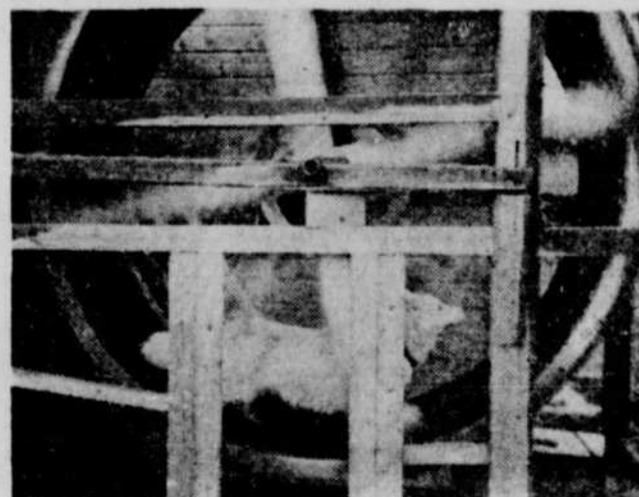
Longtemps encore, probablement, le missionnaire de la Baie James devra faire sienne la recommandation de l'Esprit Saint: "In patientia vestra possidebitis animas vestras; c'est dans votre patience que vous posséderez vos vies".

Eugène NADEAU, O.M.I.

Dimanche, 21 février 1943



● La pauvreté rend ingénieux. — A Attawapiscat, la roue à chien sert de force motrice pour actionner pétrin, laveuse, hache-légumes ou baratte.



Le service d'examen des navires

A SAINT-JEAN, (I.O.)



● Le "lieutenant-commander" Frank-D. CAMPBELL, R. C. N. R., en charge des défenses extérieures de la ville de Québec et du service d'examen de Saint-Jean, I. O. — (Photo de la marine royale canadienne)

● Par le sous-lieutenant Jacques TREPANIER

L'année dernière a été marquée par plusieurs incidents dans le fleuve St-Laurent. Les sous-marins ennemis s'y sont rendus et ont coulé des navires marchands. Nos navires de guerre leur ont fait une lutte efficace quoique le résultat des engagements n'ait pas encore été divulgué par les quartiers généraux de la Marine.

L'embouchure du Saint-Laurent, c'est la mer, comme l'appellent les gens du Bas, une mer profonde et vaste; une sorte large que l'Allemand connaît bien et par laquelle il peut pénétrer facilement la nuit. C'était relativement facile. En effet, pour bloquer complètement l'embouchure du fleuve, il aurait fallu que la marine royale canadienne eut à sa disposition dix fois plus de navires qu'elle n'en avait. Sur la mer, un sous-marin est une bien petite chose et on comprend comment ils ont pu remonter une partie du St-Laurent. Cela ne veut pas dire, toutefois que l'ennemi a satisfait ses ambitions.

En effet, est-ce à croire que les Allemands n'ont jamais pensé à se rendre jusqu'à Québec et que ce port ne les intéresse pas? Les dommages qu'ils auraient causés ne sont rien en comparaison de ce qu'ils auraient été s'ils étaient venus jusqu'au pied du Cap Diamant.

Les sous-marins ennemis seraient venus jusqu'à l'embouchure de la rivière Saint-Charles si on les avait laissés passer. Ils auraient lancé des torpilles dans les chantiers maritimes où l'on construit des corvettes et d'immenses cargos; ils auraient même essayé de bombarder le pont de Québec afin de couper toutes communications ferroviaires entre la rive sud et la rive nord en bas de Montréal. Ils auraient mis le feu aux élévateurs à grains remplis de blé ou aux réservoirs d'essence échelonnés le long de la rive; enfin, en coulant un de leurs sous-marins à une vingtaine de milles en bas de Québec, ils auraient pu paralyser toute navigation océanique dans le Bas St-Laurent.

Les Allemands connaissent notre fleuve, ses difficultés de navigation, son importance au point de vue de l'effort de guerre du Canada. Leur ambition était de le rendre inopérant; mais ils n'ont pas pu accomplir leur oeuvre destructrice parce que le port de Québec est bien défendu.

Naturellement, les autorités navales et militaires ne veulent pas révéler la puissance des forces défensives de cette région du fleuve. Tout ce que le public sait généralement c'est qu'il y a des canons à la Martinière et un service

d'examen des vaisseaux à Saint-Jean de l'Île d'Orléans. Est-ce assez pour empêcher un sous-marin de se rendre jusqu'en face de la terrasse Dufferin?

Tous les officiers de marine connaissant le Saint-Laurent savent qu'un

sous-marin ne pourrait remonter le fleuve jusqu'à Québec qu'en naviguant à la surface pendant plusieurs heures. Naviguant ainsi, il serait vu et des dispositions ont été prises pour l'attaquer aussitôt.



● Quelques-uns des officiers qui étaient stationnés à la base de Saint-Jean, I. O., l'année dernière. De gauche à droite: le patron W.-Edgar Guimond, R. C. N. R., de Matane; le lieutenant Léo-Paul Langlois, R. C. N. V. R., de Québec; le sous-lieutenant Dennis Perrins, R. C. N. V. R., Victoria. (Photo de la marine royale canadienne)



● Quelques-uns des officiers qui étaient stationnés à la base de Saint-Jean, I. O., l'année dernière. De gauche à droite: le lieutenant H.-Louis Langlais, R. C. N. V. R., Québec; le patron Henri Deslauriers, R. C. N. R., Québec; le lieutenant Alfred Lévesque, R. C. N. R., Rimouski. (Photo de la marine royale canadienne)

A Saint-Jean de l'Île, il y a un poste naval dont les trois principales tâches sont, premièrement, de défendre le port de Québec en empêchant tout navire ennemi de remonter le fleuve en amont de Saint-Jean, deuxièmement, de donner aux agents de navires toutes les informations relativement aux navires marchands qui passent à cette base, et enfin, de donner à ces derniers les instructions venant du contrôle naval situé à Québec.

Pas un vaisseau n'a le droit de passer en montant devant la base de Saint-Jean sans avoir au préalable reçu la visite d'un officier examinateur naval. Cette règle s'applique aussi aux goélettes, aux yachts privés et même aux plus petites embarcations.

L'officier examinateur se rend à bord des vaisseaux qui passent en montant pour recueillir tous les renseignements concernant leur identité, le nombre d'hommes d'équipage, leur destination, la cargaison qu'ils vont chercher, etc. Satisfait de l'examen, il donne au capitaine du vaisseau marchand les signaux de reconnaissance.

Les renseignements recueillis à bord sont communiqués à la base de Saint-Jean pour être transmis immédiatement au contrôle naval situé à Québec et aux agents du navire examiné.

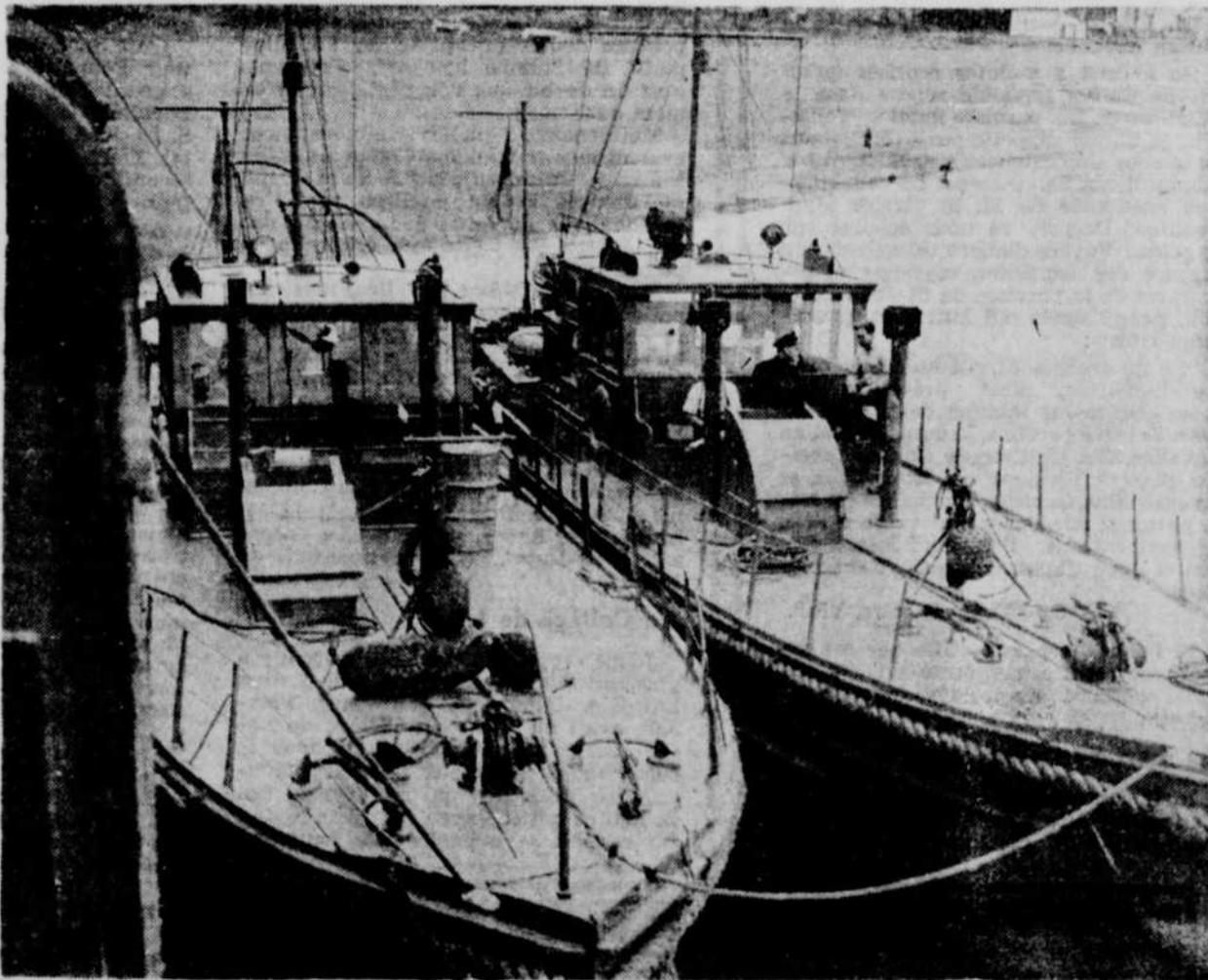
Ces derniers verront à ce qu'en arrivant aux ports, Québec, Trois-Rivières, Sorel ou Montréal, ils puissent se procurer le combustible ou l'eau dont ils ont besoin. Si un navire montant a besoin de réparations, le renseignement est communiqué au contrôle naval qui s'occupe de trouver un chantier maritime où le navire sera réparé dans le plus court délai possible.

L'idée est de garder le navire le moins de temps possible dans un port canadien et de le renvoyer chargé de matériaux de guerre au Royaume-Uni dans le plus bref délai.

De cette façon, aucun navire allemand ne peut pénétrer dans le port. Il serait immédiatement reconnu et aussitôt bombardé par les canons situés à la base de Saint-Jean et à la Martinière.

Quant à un sous-marin, comme il n'y a pas assez d'eau devant Saint-Jean pour qu'il navigue sous la surface, il ne pourrait sans être vu, même la nuit à cause des immenses projecteurs lumineux qui traversent le fleuve et des vigies qui se relèvent toute la nuit pour surveiller le fleuve à cet endroit. Par très mauvais temps, la visibilité peut être mauvaise, mais ce facteur agit en même temps contre le sous-marin qui irait s'échouer sur la grève s'il essayait de passer.

C'est l'utilité de la base de Saint-Jean sans laquelle le port de Québec, ses quais, ses chantiers, et même le pont de Québec seraient en danger constant d'être bombardés. Le chenal serait même à certains endroits sujet à être bloqué pour toute une saison.



● Deux des vedettes qui servent aux officiers examinateurs pour se rendre à bord des vaisseaux de commerce qui remontent le fleuve Saint-Laurent, le H.M.C.S. "Chaleur II" et le H.M.C.S. "Madawaska" (Photo de la marine royale canadienne)



Du manoir de Gaspé

"Qui croirait que l'aîné des fils du grand artiste-compositeur qu'était Calixa Lavallée, l'auteur si remarquable, si connu et si apprécié de la musique de notre chant national "O Canada", c'est-à-dire de l'air si touchant, si riche et d'une inspiration si élevée, repose dans notre cimetière?"

Qui donc, le 6 février 1923, appréciait ainsi, dans le style L.-O.-Davidien, notre hymne national et son auteur? Tout simplement un modeste artisan, menuisier et fabricant d'épitaïphes de son métier dans sa paroisse de Saint-Jean Port-Joli, un Canadien sans guère de syntaxe mais d'une érudition surprenante: Arthur Fournier, un passionné des choses de son pays, qui, dans son foyer de célibataire campagnard, consacrait ses loisirs à lire, ou à rédiger des notes portant sur sa paroisse, ses gens et ses choses. Ce fervent de la petite histoire suivait à sa façon l'exemple de son co-paroissien réputé, feu le seigneur Philippe-Aubert de Gaspé, qu'il avait connu et dont les œuvres lui étaient familières. D'ailleurs, à chaque matin où le temps lui permettait de franchir le mille et demi qui le séparait de l'église, pour assister à la messe, Arthur Fournier avait sous les yeux le souvenir de l'auteur de notre véritable épopée canadienne: la pierre tombale et le banc seigneurial de M. de Gaspé. Pour se rendre au "faubourg", en été du moins, mon co-paroissien cheminait par la grève, le plus souvent. C'était plus court et ça lui permettait d'éviter les rencontres, car cet homme-là était un solitaire, un méditatif. Ce qui ne l'empêchait pas d'être très affable lorsque vous aviez à causer avec lui. Ses yeux étrangement bleus étaient ceux d'un ascète.

Le Manoir de Gaspé

Je pense bien qu'Arthur Fournier avait puisé dans les "Anciens Canadiens" et les "Mémoires" de M. de Gaspé ce goût prononcé pour les petites choses de notre histoire. Ces œuvres lui étaient, je le répète, familières, comme lui était familier le manoir que le feu devait consumer le 30 avril 1909. Je ne serais pas surpris qu'il se trouvât dans les notes laissées par mon co-paroissien des lignes touchantes en marge de cet incendie déplorable. Plusieurs résidents de Saint-Jean se rappellent ce désastre survenu durant la matinée. Un québécois au moins peut se vanter d'en avoir été témoin, du moins en partie; en effet, l'échevin Elzéar Tremblay, qui faisait alors le commerce de bois à Saint-Pacôme, passait en voiture à l'heure où le manoir devait brûler. Lorsqu'elle fut ainsi détruite, la demeure seigneuriale était la propriété de M. Evariste Leclerc. Ses fils l'ont remplacé sur le bien.

E. passant, je me fais l'interprète de l'intelligent citoyen qui a suggéré que l'on aménage les abords de la fontaine du manoir, tout au bord de la route nationale. De même, on devrait songer à restaurer la seule dépendance qui reste du temps des de Gaspé, sur le terrain même du manoir incendié. Il est heureux que ce petit hangar s'appuie à une forte cheminée de pierre, car il se serait sans doute écroulé il y a déjà plusieurs années. La Commission des Sites et Monuments historiques a installé une plaque commémorative sur l'emplacement de l'habitation disparue. C'est très beau. Elle devrait y ajouter en prenant soin des derniers vestiges du domaine seigneurial du Port-Joli, car il importe que ce travail soit fait intelligemment. A tout le moins, la municipalité devrait intervenir.

A titre de renseignement, j'ajoute que le carrosse dans lequel furent promenés ces enfants de la famille de Gaspé est encore de ce monde et qu'on le trouve à l'hôtel Port-Joli, où la famille Destaler le conserve jalousement.

Chroniques de Jean Louvrier

Cela dit, je pense que plusieurs de mes lecteurs se rappellent avoir lu dans la page du Foyer de l'Action Catholique, aux environs de 1923, des chroniques sur Saint-Jean Port-Joli signées Jean Louvrier. Combien de résidents de ma paroisse se sont seulement dou-

tes, alors, que l'auteur de ces récits captivants était Arthur Fournier qui avait fréquenté tout au plus la petite école — et pas longtemps, — à moins que sa soeur Clara lui eût tenu lieu d'institutrice? A cet humble artisan, sculpteur à l'occasion (voir le plafond de la salle de sa maison, aujourd'hui propriété de M. Léon Toussaint, fabricant de meubles), à cet humble artisan, dis-je, on doit pourtant la conservation de notes précieuses sur sa paroisse natale. Arthur Fournier restera avec mon ami Louis Morneau un très intéressant chroniqueur de Saint-Jean Port-Joli. Malheureusement, le premier a publié bien peu de ses notes et souvenirs. Cette abstention est probablement attribuable pour une bonne part à son extrême humilité. Car je me doute bien qu'il cessa de collaborer à l'"Action Catholique" lorsqu'il se rendit compte que l'on avait percé l'identité de Jean Louvrier.

Lorsqu'Arthur Fournier décéda, vers 1928, il vivait de ses rentes dans la maison qui lui avait servi d'atelier et qu'il avait rendue à son rôle d'habitation avant de vendre son autre maison à Michèle Fournier. Celui-ci devait la céder par la suite à M. Toussaint. Arthur était

res d'Arthur Fournier s'avèrent précieux. Grâce à l'abbé Després, toujours, je donne cette fois la parole au chroniqueur. Après avoir écrit ce que je citais tout au début de cet article, Arthur Fournier ajoutait (je laisse à l'auteur la saveur de sa syntaxe, car c'est le fond qui compte ici):

"Les anciens du village de l'église se rappellent encore que madame Lavallée et ses enfants vint résider à Saint-Jean et se mit en pension chez M. Léandre Desrosiers et y demeura un an ou plus.

"Dans le courant du mois de juillet 1883, son fils aîné, âgé de 14 ans, eut l'imprudence d'aller prendre un bain dans le fleuve après un copieux repas. Il s'en suivit une maladie qui l'emporta rapidement à la tombe; il fut la troisième personne enterrée dans le nouveau cimetière. Le premier fut un pauvre infirme allant de maison en maison, que le monde gardait par charité; le deuxième, Georges Pelletier, maître-chanteur, et le troisième, le jeune CALIXA LAVALLÉE.

"... Il serait convenable et désirable que les amis de la musique, qui connaissent la valeur des œuvres musicales de Calixa Lavallée, s'uniraient pour élever

Permettez-moi de vous relater en passant ce petit trait caractéristique: Un jour de mon temps de collège, un monsieur se présente à Monseigneur Roy en disant: "Vous ne vous souvenez pas de moi, c'est certain?" Monseigneur n'hésite pas et dit son nom à cet ancien élève, domicilié, je crois, dans le sud des Etats-Unis, et qui vient au Collège pour la première fois depuis une trentaine d'années.

J'avais d'autant plus raison de m'adresser à Monseigneur Roy qu'il a préparé, si je ne me trompe, une fiche pour chaque ancien du Collège de Lévis. Or, voici ce que Monseigneur répond à la demande que je lui ai faite:

"Il est bien vrai que Calixa Lavallée avait un fils qui portait son nom, Calixa, et qui fut élève du Collège de Lévis. Il y entra le 20 avril 1879. A ce moment, son domicile était 22, rue Couillard, Québec. L'enfant avait dix ans, et sa mère s'appelait Joséphine Gentilly. Le jeune Lavallée revint encore l'année suivante et il fit sa Première. Il mourut le 12 août 1883 à Saint-Jean Port-Joli où demeurait sa mère pendant que le père était aux Etats-Unis. Il fut inhumé le 14 août 1883.

"M. l'abbé Gaudiose Turgeon, qui avait la mémoire des noms et des dates, m'a toujours dit que le jeune Calixa Lavallée était encore élève du Collège au moment de sa mort. Mais je n'ai rien trouvé dans les livres du Collège pour confirmer cette assertion."

L'âge attribué à Calixa Lavallée, fils, par Monseigneur Elias Roy correspond exactement, en le voit, à celui que portent l'acte de sépulture et les notes d'Arthur Fournier que l'on a lus.

Joséphine Gentilly, ou Gentley

Et madame Lavallée? D'après M. Lapierre, docteur en musique, Calixa Lavallée épousa à Lowell, dans l'Etat du Massachusetts, en 1867, Joséphine Gentley. On a vu par l'acte de sépulture précité et par les notes de Monseigneur Roy que le nom de fille de madame Lavallée était **Gentilly**. Il se peut fort bien que la femme de l'auteur de notre hymne national ait refrancisé, au Canada, son nom de famille qu'un séjour en Nouvelle-Angleterre avait probablement transformé en "**Gentley**". En tout cas, à Saint-Jean, dans la conversation, il semble que l'on disait **Genty**. On abrégait tout simplement, ou on ne s'habituaient pas à prononcer à l'anglaise.

On a donc vu à ce qui précède qu'Arthur Fournier et Eugène Lapierre ne s'accordent pas quant au jeune Calixa Lavallée dont les restes reposent à Saint-Jean: le premier prétend que c'était l'aîné des fils du compositeur et le second le donne comme le troisième enfant.

Alors, prenons une autre version, celle d'un autre contemporain de madame Lavallée.

Souvenirs de M. Louis Morency

Arthur Fournier écrit que madame Lavallée a passé un an ou plus chez M. Léandre Desrosiers. Comme ce paroissien est disparu, je me demandais bien où se trouvait sa maison. A la suggestion de M. Emile Castonguay j'ai communiqué avec mademoiselle Alexandrine Desrosiers, de Saint-Jean. Mademoiselle Desrosiers n'a pas tardé à me transmettre des renseignements tout chauds. Elle les tient de la bouche même de son oncle Louis Morency, cordonnier de son métier. Nonagénaire, M. Morency se paye avec madame Morency une vieillesse heureuse dans la maison...ême de son oncle Léandre Desrosiers où il connut madame Lavallée qui y avait établi domicile.

"M. Louis Morency, me dit mademoiselle Desrosiers, était neveu de mon oncle Léandre par sa femme et c'est lui qui hérita de la propriété du cher oncle. Madame Calixa a demeuré chez mon oncle pendant deux ou trois ans avec ses trois enfants, Calixa, Raoul et le premier Calixa qui a été enterré à Saint-Jean. (M. Morency rejoint donc Arthur Fournier en prétendant qu'il s'agit de l'aîné

Lire la suite en page 6

à la tombe de Calixa Lavallée, fils

le dernier survivant des trois membres de sa famille que j'eusse connus; sa soeur Clara et son frère Antoine étaient les deux autres.

Je ne veux pas insister davantage sur le chroniqueur de ma paroisse natale, mais je tiens à dire que son travail s'avérera utile dans la suite de cet article.

La famille Calixa Lavallée

Comme la ville de Québec n'a pas encore commémoré le centenaire de Calixa Lavallée (à la date du 31 janvier 1943), on me permettra bien de causer un peu de la famille de l'auteur de "O Canada". D'autant plus que 1943 marque le soixantième anniversaire de la mort, à Saint-Jean Port-Joli, du fils de Calixa Lavallée.

On a écrit à maintes reprises qu'un fils de Calixa Lavallée repose dans le cimetière de ma paroisse natale. Toutefois, je ne me rappelle pas avoir jamais vu quelles circonstances entraînèrent son inhumation à Saint-Jean. La collaboration spontanée de M. le vicaire Marc Couillard-Després va nous éclairer sur ce point. Voyons d'abord cet extrait "du registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de St-Jean Port-Joli, pour l'année mil huit cent quatre-vingt-trois":

"Le quatorze août mil huit cent quatre-vingt-trois, nous, prêtre vicaire soussigné, avons inhumé dans le cimetière de cette paroisse, le corps de Calixa Lavallée, fils légitime de Calixa Lavallée, pianiste résidant aux Etats-Unis, et de Joséphine Gentilly, domiciliée en cette paroisse, décédé l'avant-veille à l'âge de quatorze ans. Présents: Joseph Caron et Jean Chouinard, qui n'ont su signer.

G.-Om. Tanguay, ptre, Vic."

Et l'abbé Després certifie que cet extrait est "vrai et conforme à l'acte original conservé aux archives de cette paroisse".

La mort de Calixa, fils

Mais comment se fait-il que le jeune Calixa Lavallée ait été inhumé à Saint-Jean Port-Joli? C'est ici que les mémoi-

un modeste monument au fils du grand artiste, dont la tombe ignorée repose parmi nous..."

Un beau projet sans effet

Je répète que ces lignes d'Arthur Fournier portent la date du 6 février 1923. En voulant perpétuer le souvenir du fils, mon modeste mais intelligent paroissien visait à honorer la mémoire du père. Le chroniqueur n'a probablement jamais lancé son projet dans le public, car il ne semble pas que Calixa Lavallée, fils, ait eu son "humble monument" dans le cimetière de Saint-Jean Port-Joli. En tout cas, je l'ai cherché en vain l'été dernier. Le jeune Lavallée eut-il seulement son épithaphe? On peut en douter puisqu'Arthur Fournier parle de "tombe ignorée". Pourtant, c'est un devoir que l'on négligeait rarement dans nos paroisses.

Maintenant, quelles circonstances avaient amené madame Calixa Lavallée à passer "un an ou plus" à Saint-Jean? M. Damase Potvin publiera peut-être quelque jour une lettre de Lavallée à son ami Joseph Marmette, qui éclaircira ce point.

Dans son "Calixa Lavallée, musicien national du Canada", M. Eugène Lapierre écrit sous forme de renvoi: "Lorsqu'elle (Mme Lavallée) séjournait au Canada, elle se retirait à Saint-Jean Port-Joli. Quatre enfants sont nés de cette union, les deux premiers, Calixa et François, morts en bas âge. Le troisième, aussi appelé Calixa, est mort à quinze ans, élève du Collège de Lévis (inhumé à St-Jean Port-Joli en août 1883). Le dernier, Raoul, vit peut-être encore aux Etats-Unis". (Cet ouvrage date de 1937).

Au Collège de Lévis

Je me rappelais avoir lu ailleurs il y a plusieurs années que le fils de Calixa Lavallée, inhumé à Saint-Jean Port-Joli, avait été élève du Collège de Lévis. Ces jours-ci, j'ai voulu en avoir le cœur net et je me suis adressé à Monseigneur Elias Roy qui est bien au fait de tout ce qui concerne son Alma Mater. On connaît sa mémoire très heureuse.

par GERARD OUELLET

TERRY

ET LES
PIRATES

PAR

MILTON
CANIFF



Nous avons des nouvelles de Flip Corkin!



Pas de blague?

Un montagnard s'est présenté à un poste chinois porteur d'un message de Corkin.



Les Chinois ne pouvant le lire, le message fut confié au chauffeur de l'un de nos camions qui vient de nous l'amener.

C'est incroyable!... Et il a même une jeune fille avec lui!



Où est le message en ce moment?

Drôle de chose... Je lui ai montré une carte... Il a indiqué un point et pendant que j'examinais l'endroit, il a pris la porte et a disparu!



J'ai envoyé à sa recherche, mais nous avons perdu sa trace dans le quartier chinois.

La sentinelle n'aurait pas dû le laisser s'éloigner... Il y a quelque chose de louche dans tout ceci... Il vaut mieux en parler au patron!



Voilà tout ce que nous savons, monsieur... Le message est demeuré juste assez longtemps pour indiquer l'endroit sur la carte...

Je savais que Corkin s'en tirerait!



Mais pourquoi n'est-il pas venu avec ce montagnard? Peut-être était-il impossible de transporter la femme blessée...

Oui, Corkin, sait que nous avons besoin de tous nos pilotes... Il ne dit pas, non plus, s'il est blessé lui-même.



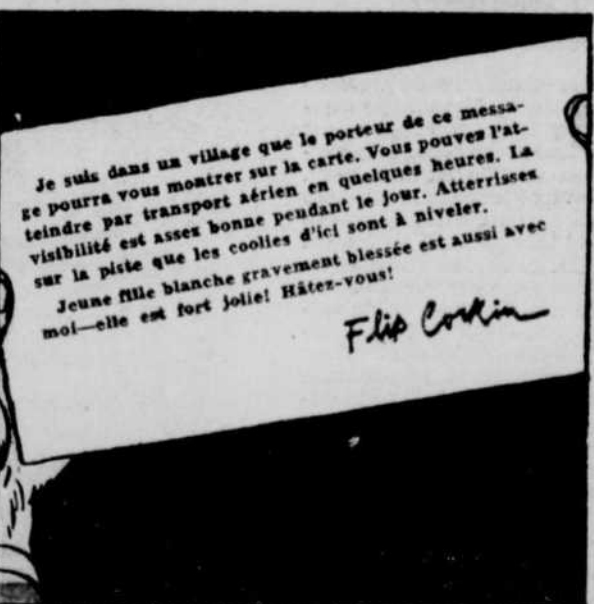
Se pourrait-il qu'il tente de nous mettre en garde contre un danger?

Rien dans son message ne ressemble à un avertissement... Vous êtes certain que c'est là l'écriture de Corkin?



Oui, monsieur... mais se pourrait-il qu'un message chiffré se cachait...

Nous pouvons faire quelques essais pour nous en assurer.



Je suis dans un village que le porteur de ce message pourra vous montrer sur la carte. Vous pouvez l'atteindre par transport aérien en quelques heures. La visibilité est assez bonne pendant le jour. Atterrissez sur la piste que les coolies d'ici sont à niveler. Jeune fille blanche gravement blessée est aussi avec moi—elle est fort jolie! Hâtez-vous!

Flip Corkin



Hum... Je crois avoir découvert un indice... Regardez tous les deux... Vous ne remarquez rien de particulier?

DU MANOIR DE GASPÉ

à la tombe de Calixa Lavallée, fils

(suite de la page 4)

des fils de Calixa Lavallée. Mon ami Damase Potvin est d'ailleurs du même avis).

"Brune, replette et jolie"

Mlle Desrosiers m'apprend ici que l'infirme dont Arthur Fournier dit qu'il a été le premier inhumé dans le nouveau cimetière, portait le nom de Lachaux.

Mon informatrice continue : "La mère de madame Lavallée (une dame Genty; je ne suis pas sûre de l'orthographe) vivait avec elle. Durant ce temps, son mari était malade quelque part, on ne sait où. Les premiers temps, madame Lavallée gardait une servante. Par la suite, les deux dames faisaient leur ouvrage. Mon oncle était veuf et mangeait à leur table, ainsi que Louis Morency, lorsqu'il était à la maison".

Puis un petit détail savoureux que je reproduis quand même parce que ces choses-là, ça arrive dans le meilleur monde : "Ils (les Lavallée) sont partis bien pauvres laissant une dette de trente piastres. Le curé Lagueux avait poussé mon oncle à les faire partir de crainte qu'ils ne finissent par "tomber" sur la paroisse".

Madame Louis Morency raconte qu'à son mariage elle trouva dans la maison "une immense boîte remplie de travaux faits à la main par ces dames". Il nous est bien permis de croire, n'est-ce pas, qu'il y avait des ouvrages d'art domestique furent laissés pour compte, pour couvrir les trente piastres dues à M. Desrosiers.

Mademoiselle Desrosiers ajoute ce détail qui a son charme : "Madame Lavallée était brune, replette et jolie". Elle précise ensuite que la maison est toujours la même, sauf qu'on lui a ajouté par la suite la cordonnerie de M. Morency. Cette maison est à l'est du village, au nord du "chemin du Roi".

Et enfin ce dernier détail : "Chez M. Morency on le portait de Raoul Lavallée qui était bien beau garçon". On sait que celui-là vit encore et qu'il est venu à Montréal l'an dernier. Et voilà !

"Bercé par le bruit des vagues"

On a vu qu'Arthur Fournier parle du nouveau cimetière de Saint-Jean Port-Joli. Les gens de ma paroisse natale savent que le nouveau cimetière est l'actuel champ des morts, tout au bord "du fleuve géant" que Calixa Lavallée a conté à faire chanter déjà par tant de générations de Canadiens. Et ça n'est point fini ! C'est cette proximité du fleuve qui a fait dire à l'auteur de "Canadiennes d'hier" : "Chez nous notre dernier sommeil est bercé par le bruit des vagues". Ce champ de repos n'est plus guère nouveau puisqu'il remonte à soixante ans. L'ancien cimetière était sur l'emplacement du couvent des Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier, premier établissement de cette communauté au Canada, dont la fondation remonte à 1903. Comme, d'après Arthur Fournier, le jeune Calixa Lavallée fut le troisième occupant du nouveau terrain, on peut conclure que celui-ci fut inauguré en l'an même de 1883. J'étais sous l'impression que la translation des corps du cimetière désaffecté était postérieure.

Lorsque mon co-paroissien a tapé au clavier ses souvenirs relatifs à Calixa Lavallée, fils, ils remontaient déjà à quarante ans. J'ai cependant raison de croire que ses notes originales datent de l'époque même des événements relatés, car Arthur Fournier, dans la seconde partie de sa vie du moins, tenait un registre à jour des mortalités survenues à Saint-Jean et des sépultures faites dans le cimetière paroissial. J'ai vu au foyer paternel un de ces cahiers à couverture noire.

Pour finir, je remercie les personnes qui m'ont aidé si bienveillamment pour

cet article à bâtons rompus et je compte que l'abbé Marc Couillard-Després me fournira, avec sa bienveillance coutumière, d'autres détails précieux sur Saint-Jean Port-Joli, car la Fabrique, grâce à l'idée heureuse du Frère Sigismond, e.c., enfant de la paroisse, possède un fort volume de notes compilées, rédigées et clavigraphées par Arthur Fournier. Quand il avait transcrit un nombre de pages suffisant, mon co-paroissien les faisait relier à Québec. Ces notes, ajoutées aux archives même de la paroisse, seront très précieuses à qui vaudra un jour préparer une monogra-

ECHO DE LA GRANDE VOIX INDIGNEE DE LA FRANCE QUI REFUSE DE SE RENDRE

Toute une presse qui se dit encore française s'est mise au service de la collaboration politique que le gouvernement de Vichy devait adopter pour se maintenir au pouvoir et aussi pour se justifier. Mais cette voix des journaux expropriés ou asservis n'est pas celle de la France. Pourtant, c'est dans ses colonnes que nous pouvons trouver comme un écho de la grande voix indignée de la France qui refuse de se rendre. Les mauvais maîtres qui voudraient bien, pour rassurer leurs consciences de Français, sentir la France avec eux, ne semblent pas se faire beaucoup d'illusions, et c'est eux-mêmes qui viennent confirmer ce que nous savions déjà : que le bon peuple de France, "du cantonnier au préfet", ne se laisse pas faire, — ne se "laisse pas emplier", comme nous disons chez nous :

Aveuglement ou stupidité

Un de nos amis a des occupations qui le mettent en rapport avec la clientèle féminine fortunée du XVII^{ème} arrondissement. Il n'y a pas une seule de mes clientes, nous confiait-il, qui ne m'affirme en toutes occasions que de la victoire des Américains, des Anglais et des Russes dépendra le bonheur de la France (...). Leur aveuglement et leur stupidité semblent être en raison de leur situation sociale et de leur fortune. (Le Pilori du 31 juillet 1942.)

Malheureux idiots

Sitôt amorcé le simulacre de deuxième front, il y aurait, en France, de malheureux idiots qui se précipiteraient armés de vieux fusils de chasse soigneusement cachés en vue du "grand jour", ou même de mitraillettes parachutées (ce qui vaudrait à peine mieux), contre les divisions blindées de la Wehrmacht. Quelques milliers, quelques dizaines de milliers de francs-tireurs feraient-ils meilleure figure que six millions de soldats français en juin 1940? Non, n'est-ce pas?... D'autant qu'avant même qu'ils aient le temps de se reconnaître, les touristes des "commandos" britanniques se hâteraient d'abréger l'aventure et (à condition évidemment qu'on leur en laisse le loisir) de rembarquer. (Je suis partout du 1^{er} août 1942.)

Trublions... Météques

Si l'Angleterre n'a subi jusqu'ici que des défaites (sauf quand elle s'est attaquée à des territoires d'outre-mer sans défense), elle peut, du moins, s'enorgueillir d'une victoire d'un autre genre, qu'elle a remportée sur la France, non par les armes, mais par la propagande. (...) Il serait vain de vouloir dissimuler que cette sinistre besogne a porté ses fruits. Elle a semé le trouble dans

phie de Saint-Jean Port-Joli. La mère ne fera pas défaut.

Gérard Ouellet, journaliste.
Québec, 31 janvier 1943.

□ □ □

"Cet âge est sans pitié"

Quant à y être, mieux vaut publier tout de suite les renseignements additionnels que mademoiselle Desrosiers me communique au sujet de la famille Calixa Lavallée. Cette fois, mon informatrice tient ses renseignements de sa soeur, madame Tobie Morneau, de Saint-Jean également.

Madame Morneau dit que la mère de madame Lavallée écrivait son nom GENTIL. Elle ne se rappelle pas avoir jamais vu l'auteur de notre hymne national. Suivant son expression, il semble que Calixa Lavallée "travaillait à faire du théâtre". Il faut dire que madame Lavallée et sa mère ont aussi demeuré dans la famille de mademoiselle Desrosiers et de madame Morneau. "Les deux familles Desrosiers paraissent n'avoir gardé que d'heureux souvenirs de ces dames qu'elles tenaient en très haute estime", note ma correspondante.

Ce qui donnait à croire que notre "musicien national" s'occupait de théâtre, c'est que madame Lavallée possé-

dit tout un attirail de costumes. Ceux-ci servirent à habiller "une nichée d'enfants".

M. Morency a parlé de trois enfants Lavallée. Madame Morneau se souvient seulement de deux.

Et voici, pour finir, un petit trait amusant :

Le jeune Calixa aimait taquiner sa grand'maman, qui, apparemment, n'était pas catholique.

"Toi, lui dit-il un jour, tu es protestante: tu vas aller en enfer". (1)

Et madame Gently (ou Gentil, ou Gently) de répondre :

"Une bonne protestante ira plus sûrement au ciel qu'un méchant catholique comme toi".

La bonne grand'mère était loin de se douter, alors, que son petit-fils serait si tôt dans l'au-delà. Mort en bon petit catholique, Calixa ne taquinait plus sa grand'maman, mais il devait, au contraire, intercéder pour que le bon Dieu permit à l'aïeule aimée de goûter à son tour, le temps venu, les consolations qu'il avait connues au moment de rendre sa jeune âme à son Créateur. — G. O.

(1) M. Lapierre donne cependant à entendre qu'avant son mariage Lavallée avait converti la mère et la fille.

les esprits, elle a désuni les Français, attisé des haines, provoqué une série d'attentats, de sabotages et d'assassinats et compromis l'oeuvre de rapprochement franco-allemand. (Le Matin du 8 août 1942.)

Suppôts de la féroce réaction

A côté du marché noir, il y a encore tous les anglophiles sévissant dans les bureaux de répartition et les administrations d'Etat... Ils font retomber la responsabilité (du ravitaillement) sur les troupes d'occupation, qui soi-disant "prennent tout"... Gaullistes, Stalinistes, et suppôts de la féroce réaction encomrent toujours les bureaux des administrations d'Etat. La police, la gendarmerie (j'en parle par expérience) sont dans une énorme majorité composées de partisans fanatiques de de Gaulle. (L'Atelier du 22 août.)



● Un moulin à scie du Nord, à Chagoma, vicariat apostolique du Keewatin.

Ils sont toujours anti-allemands

Beaucoup de Français ne croient pas encore à la réalité d'une Europe unie et homogène. Ils n'y croient pas parce que, depuis 1870, l'argument sentimental sous la forme de la revanche ou l'argument idéologique sous les espèces démocratiques ont faussé la vérité historique et géographique.

Les uns étaient anti-allemands sous la République comme ils le sont aujourd'hui, sous prétexte de patriotisme; les autres l'étaient et le sont restés par ferveur prosélytique. (Georges Suarez, dans Aujourd'hui du 9 septembre 1942.)

Etrange aberration

Par quelle étrange aberration, des Français qui n'attendent aucune aide efficace de l'Angleterre et sont édifiés sur son désintéressement, persistent-ils donc dans leur attitude expectante? Certains sont peut-être retenus par un amour-propre mal placé qui les empêche de se déjuger. D'autres se crispent dans leur parti pris de méfiance envers l'Allemagne et s'obstinent à ignorer l'état d'âme nouveau, et les hautes disciplines morales issues du mouvement national-socialiste. (Paris-Soir du 17 septembre 1942.)

Vichysitudes

Beaucoup d'habitants à Vichy ont vibré d'espoir quand, l'autre matin, Radio-Londres annonça le débarquement anglais à Dieppe. Cette fois, l'aube du grand jour se levait. A midi, le garçon du restaurant m'annonçait : "Ça y est". Aux terrasses des cafés des rues Georges Clemenceau et de Paris, des jeunes gens, filles et garçons, en groupes, faisaient de la haute stratégie de laquelle il ressortait clair comme le jour qu'Hitler n'avait plus qu'à passer la main. Les capitaines du 2^e Bureau devaient traîner par là leur suffisance et leur insuffisance. Le soir, il fallut déchanter. Ce fut une des plus rudes vichysitudes. (Le Petit Parisien du 25 septembre 1942.)

Symptômes et préludes

Nous avons dit et redit que le gaullisme prenait en zone non occupée une allure de plus en plus menaçante et agressive... (Marcel Déat, dans l'Œuvre du 12 octobre 1942.)

Un homme de Chicago qui était condamné à une peine d'emprisonnement ne put pénétrer dans sa cellule en raison de sa phénoménale obésité et il fallut l'enfermer dans une salle dont la porte s'ouvre à deux battants !

LE MARIAGE CIVIL

Le mariage civil n'est que l'accessoire du vrai mariage, du sacrement établi par Jésus-Christ.

L'absence du sacrement dans la société conjugale, est une nouvelle source de malaise et de désunion. Créée par Dieu dans l'Éden, restaurée et élevée à la dignité de sacrement par Jésus-Christ, la famille ne relève de la société civile que pour les choses matérielles. Comme tous les sacrements de la loi nouvelle, le mariage est soumis à l'autorité de l'Église catholique. Si l'État n'intervient que pour en régler les effets civils, il est dans son droit, il faut lui obéir.

C'est pourquoi les chrétiens ne sont véritablement et légitimement mariés et unis qu'après s'être présentés devant l'Église. Celle-ci bénit leur union, elle est le véritable témoin de leur mutuel consentement. Quel touchant spectacle ! Au pied de l'autel, sous l'œil de Dieu, dans toute la sincérité de leur foi, dans l'ardeur de leur affection pure, le jeune homme et la jeune fille, se donnent l'un à l'autre, en se promettant une inviolable fidélité. Cet acte religieux répand sur leur vie entière une influence décisive et leur donne la force de supporter les épreuves inséparables de leur vocation.

Autre tableau bien propre à exciter notre compassion. Un jeune homme et une jeune fille osent briser avec les traditions chrétiennes. Ils se contentent du contrat civil; ils méprisent le sacrement de mariage. L'Église appelle leur union prétendue un commerce illicite et honteux, c'est une flétrissure qui atteindra les descendants de cette race déchristianisée. Les parents devraient épargner à leurs enfants cette tâche indélébile, cette note d'infamie, a écrit une victime de ce déshonneur, romancier célèbre.

Avec la diminution et surtout la perte de la foi, ces liaisons libres ne sont malheureusement pas rares de nos jours. Ces jeunes époux ne se repentiront-ils pas d'avoir bravé l'autorité de Dieu ? Ils demanderont peut-être le divorce. L'Église le leur permet, puisqu'ils n'ont pas contracté un mariage valide aux yeux de la religion. Leur première démarche doit être de se séparer, ensuite de se préparer avec soin à contracter une union légitime.

Victor VIEILLE, S.J.

LES CATHOLIQUES BELGES SOUS LA BOTTE DE L'ENVAHISSEUR NAZI

Les Allemands maîtres de la Belgique propagent leurs doctrines dans ce pays au moyen de deux organisations: le "Vlaamach National Verbond", dont la sphère d'action est la population flamande et dont le chef, Staf de Clerq, est mort récemment, et les Rexistes, dirigés par Léon Degrelle, qui travaillent parmi les Wallons. Les deux organisations sont en conflit constant avec le clergé catholique, aussi bien qu'avec les autres éléments belges. L'une et l'autre se distinguent par un anticléricalisme qu'elles trouvent le moyen de combiner avec les protestations d'un catholicisme plus intransigeant que celui de l'Église.

Le prétexte à cet anticléricalisme est le "catholicisme politique" dont se rendrait coupable le clergé. Les Allemands ne se sont pas mis en frais de trouver du nouveau: ils accablent les catholiques belges sous le même reproche que les catholiques de leur propre pays.

Ce qui ressort avant tout de l'état de choses intaqué depuis l'invasion en mai 1940, c'est le patriotisme du clergé belge. Au mois de novembre dernier, toutes les églises du pays célébrèrent la Saint-Léopold, fête du Roi, par des Te Deum solennels. A Bruxelles, on célébra une messe à la suite de laquelle la foule chanta la Brabançonne et cria: "Vive le Roi!" Ceci caractérise la Belgique catholique d'aujourd'hui.

En général, les Allemands ont grand soin de ne pas se mettre en travers du sentiment public; aussi les interventions du cardinal van Roey sont-elles toujours acceptées avec des termes de respect et même de déférence. Mais à l'abri de paroles doucereuses, on fait tout pour éliminer le soi-disant "catholicisme politique". L'ancien parti catholique a naturellement été supprimé, avec tous les autres partis, à l'exception de ceux qui sympathisent avec le national-socialisme, mais les Allemands sont allés beaucoup plus loin. Petit à petit, leurs prohibitions et restrictions se sont étendues à toutes les sociétés ou groupes spécifiquement catholiques et s'accrochant de quelque façon d'œuvres sociales ou économiques. Par "catholicisme politique" on peut entendre un sermon de curé de campagne, un requiem pour les âmes de patriotes exécutés, une lettre pastorale défendant les droits essentiels de l'Église, etc.

Les éditions de deux allocutions importantes du cardinal van Roey, distribuées par les Jocistes à la porte des églises, furent entièrement confisquées. Deux ou trois prêtres tenus responsables de leur publication furent arrêtés, interrogés et détenus pendant plu-

sieurs jours; mais les Allemands n'osèrent pas s'en prendre à l'auteur, le Cardinal.

Depuis l'invasion, tout l'épiscopat a eu une attitude de grande fermeté, non seulement dans la défense des prérogatives inviolables de la conscience chrétienne et du droit de l'Église à remplir sa mission, mais aussi dans l'affirmation des devoirs envers la nation et le Roi.

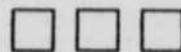
Les écoles catholiques n'ont pas connu jusqu'ici un régime d'exception, comme dans d'autres pays occupés mais cela tient sans doute à la réponse énergique faite par le cardinal van Roey à un premier pas dans ce sens. Les Allemands voulaient imposer à l'Université de Louvain des mesures obligatoires touchant au choix des professeurs, aux programmes et autres choses semblables. Le cardinal prévint immédiatement le général Falgenhausen que, l'Université de Louvain dépendant directement du Saint-Siège, tout conflit avec elle entraînerait un conflit avec le Vatican. Les Allemands n'insistèrent pas.

L'activité purement spirituelle de l'Église n'est pas entravée, en général; mais dans les diocèses de Liège et de Namur, les autorités militaires ont imposé des règlements sévères concernant les services funèbres célébrés pour les patriotes exécutés. En plusieurs occasions, la police a appréhendé des prêtres qui avaient refusé de donner la communion à des Rexistes ou à des national-socialistes en uniforme, ou qui avaient fait des sermons jugés répréhensibles.

La presse catholique belge, autrefois très florissante, est pour ainsi dire inexistante aujourd'hui, parce qu'elle a refusé de se soumettre à la censure de l'ennemi et de défendre l'hitlérisme. On ne cite guère qu'un journal flamand qui ait consenti à servir l'envahisseur. Plusieurs journalistes catholiques éminents ont été arrêtés et déportés en Allemagne.

Le clergé, dont l'influence est considérable, surtout dans les campagnes, donne un exemple admirable. Un certain nombre de ses membres ont déjà été emprisonnés. Leur courage leur a conquis l'affection et le prestige parmi les populations non catholiques, ce dont l'Église bénéficiera plus tard. Un épisode récent montre bien le rôle du clergé et la haute estime dans laquelle il est tenu. Deux jeunes patriotes de Liège transportaient des bombes destinées à la maison d'un traître qu'ils avaient décidé de châtier. Les engins explosèrent prématurément; l'un des jeunes gens fut tué, l'autre fut arrêté

et exécuté par les Allemands. Les prêtres de l'endroit qui, naturellement, n'avaient eu aucune part dans le complot, célébrèrent une messe de requiem pour les deux victimes. La cérémonie prit le caractère d'une démonstration patriotique. Les Allemands, furieux, tinrent les prêtres responsables et les emprisonnèrent. Le lendemain sur tous les murs de la région, on pouvait lire l'inscription: "Rendez-nous nos prêtres!"



SUR QUELS ARBRES TOMBE DE PREFE- RENCE LA Foudre ?

La foudre paraît avoir des préférences pour certaines espèces d'arbres. Les anciens pensaient que le laurier préservait du tonnerre. Le hêtre a joui jusqu'à présent, dans nos climats, de la réputation d'être inaccessible à la foudre. Ce n'est cependant pas tout à fait exact, comme on pourra le voir en consultant le tableau ci-dessous. Sur 160 coups de foudre, il en est tombé sur les :

Chênes, 4; peupliers, 24; ormes, 14; noyers, 11; sapins, 10; saules, 7; pins, 6; hêtres, 6; frênes, 5; poiriers, 4; cerisiers, 4; catalpas, 3; châtaigniers, 3; tilleuls, 2; pommiers, 2; sorbier, 1; mûrier, 7; aune, 1; faux-ébénier, 1; acacia, 1; robinier, 1; figuier, 1; oranger, 1; olivier, 1; bouleau, 9; érable, 0.

Gardez précieusement cette table, chers amis. Et lorsque vous êtes surpris en campagne par un orage, ne vous abritez pas n'importe où.

LA GIFLE

Toutes les histoires marseillaises ne viennent pas nécessairement de Marseille. En voici une qui eut pour cadre, ces jours-ci, un cercle parisien des boulevards. Une altercation vient de se produire entre deux membres. Le bruit d'une gifle retentit. Le giflé fait le geste d'enlever sa veste, lève le poing, hésite, se calme et sort du salon sans mot dire.

Sur le pas de la porte, le groom, qui a suivi la scène, a du mal à réprimer un sourire. Le giflé, furieux, le toise, et, arrogant, lui décoche cette menace :

— En voulez-vous une, vous aussi ?

BONNE RAISON

Un étudiant s'était fait porter malade. Son professeur crut que c'était un subterfuge; il vint le voir et le trouva pris d'une forte fièvre :

— Je croyais, lui dit-il, que c'était un prétexte de paresseux; mais je suis satisfait de voir que vous êtes vraiment malade...

Le savez-vous... ?

On trouvera les réponses
en page 8

- 1.—Faut-il arrêter notre admiration seulement sur nos ancêtres les plus illustres?
- 2.—Avez-vous entendu parler de la "tour pluvieuse"?
- 3.—D'où vient le mot "HALLO" ?
- 4.—La dispersion des Hurons fut-elle bien terrible pour cette tribu?
- 5.—En combien de phases peut se diviser la guerre de Sept-Ans au Canada?
- 6.—Burton, qui fut gouverneur des Trois-Rivières, s'intéressa-t-il aux Forges Saint-Maurice?

Dimanche, 21 février 1943

● Dans un asile pour enfants, à Londres, à l'heure du repas. Un garçonnet, Tony Randall, qui a fini sa portion, va se servir dans l'assiette de sa petite compagne, Rita Morgan, qui est moins avancée que lui.



Le savez-vous...?

Réponses aux questions posées en page 7

1.—Nous ne devons pas arrêter notre admiration seulement sur nos ancêtres les plus illustres. Il faut admirer la masse des colons qui vivaient ignorés, mais qui n'en poursuivaient pas moins courageusement leur oeuvre nécessaire de colonisation.

2.—Les ingénieurs qui ont construit la tour du poste WVKY, de Crescent Springs, (Kentucky), furent fort étonnés de voir tomber la pluie, une fois l'érection terminée, sur un espace de trente pieds autour de la base. Cette pluie étrange dura quatre jours presque sans interruption. Une enquête démontra que le sommet de la tour, à 350 pieds au-dessus du sol, condensait l'humidité de gros nuages. Le phénomène s'est répété quelquefois depuis, mais avec moins d'intensité.

3.—On croit, bien à tort, que *hallo!* ou *hallo!* est une forme de notre mot *allons!* dont on supprime la nasale finale. Il n'en est rien. Les Américains, ayant les premiers fait un usage pratique du téléphone, ont employé comme formule d'appel leur interjection *hallo!* qui correspond à notre *holà* et dont l'emploi s'est généralisé.

4.—La dispersion des Hurons fut une terrible calamité pour cette tribu. En 1649, les Iroquois détruisirent lamentablement cette nation, qui était comme un joyau du ciel. Des trente ou quarante mille Indiens qui peuplaient cette nation, les Iroquois en mirent à mort environ dix mille. Les survivants suivirent les missionnaires à l'île Saint-Joseph où ils subirent une épouvantable famine. Quelques centaines seulement s'échappèrent et vinrent le printemps suivant se

mettre sous la protection du fort de Québec. Ils constituèrent le village de l'Ancienne-Lorette.

5.—La guerre de Sept-Ans au Canada peut se diviser en deux phases bien caractéristiques: de 1756 à 1758, cycle des victoires; de 1758 à 1760, cycle des défaites et des résistances désespérées dont le seul but était de sauver l'honneur français. Durant la première période, les troupes françaises remportèrent la victoire dans tous les engagements qu'ils eurent contre les Anglais. Si la paix avait été signée à ce moment il est probable que la Nouvelle-France aurait été libérée de toutes difficultés avec ses voisins du sud. Mais la paix ne se fit pas, le gouvernement de la métropole, trop occupé ailleurs, ne put s'occuper suffisamment du Canada et, alors, ce fut en vain que Montcalm déploya toutes les ressources de son génie militaire il ne put remporter la victoire. Il avait cependant sauvé l'honneur français.

6.—Lorsque le colonel Burton prit le gouvernement des Trois-Rivières, il rédigea un rapport dans lequel il parla longuement des possibilités offertes par les Forges Saint-Maurice. Il déclara que la Couronne gagnerait à améliorer cette industrie dans le but de produire des ferrures pour la construction des vaisseaux, de même que des poêles, les, des instruments agricoles et des ustensiles de cuisine, tout comme on le faisait, d'ailleurs, sous le régime français. Ces recommandations furent écoutées pour une bonne part et les forges connurent par la suite d'autres moments d'activité profitable.

POUR UNE CIGARETTE, LES SOLDATS DU FUEHRER L'INSULTENT

Le prince Albert-Edouard de Ligne, un filleul de feu le roi Albert des Belges, s'est évadé récemment d'un camp de concentration allemand. Le prince a raconté que des prisonniers de guerre britanniques distribuent aux gardes nazis quelques cigarettes qu'ils reçoivent dans des colis de la Croix Rouge. Mais avant que les Allemands reçoivent chacun une cigarette, ils doivent se tenir en ligne et crier: "Hitler Heraus!" — Dehors Hitler!

A propos de TIMBRES

BRESIL

On apprend aujourd'hui que le Brésil émettra sous peu cinq timbres commémoratifs. Un timbre de 40 centavos avec une carte de l'Amazonie dont la découverte remonte à 1542. Un autre de 40 centavos portant le portrait de Joao Barbosa Rodriguez, fameux botaniste brésilien. Un troisième, de 40 centavos aussi, pour commémorer le centenaire de naissance d'Ubaldo di Amaral, financier et homme d'Etat. Un quatrième timbre, de 70 centavos, en mémoire de Joaquim José de Silva Xavier, le "proto-martyr de l'indépendance brésilienne". Enfin, un dernier timbre de 1.20 cruzeiro, pour commémorer le centenaire du mouvement de pacification de 1842.

La bonne humeur est féconde en idées riantes, en perspectives, en espérances... la gaieté clarifie l'esprit, au lieu que l'annui l'embrouille. Joubert

Petites notes

DEUX ANS SANS RECEVOIR AUCUN SACREMENT

Dans une émission de Radio-Vatican destinée à l'Inde, il est annoncé que des prisonniers de guerre français détenus en Allemagne, ont été deux années sans pouvoir ni se confesser, ni communier. Il y a 1.200.000 prisonniers, disséminés sur une étendue de 72.000 milles carrés. Pour assister ces captifs, il n'y a que 1.500 prêtres, dont un tiers ne peuvent pas exercer leurs fonctions religieuses (Radio-Vatican n'explique pas pourquoi).

129 JOURNAUX CATHOLIQUES BANNIS

Un nouveau décret nazi, bannissant en entier la presse religieuse de Hollande, supprime 99 périodiques catholiques publiés par des ordres religieux, et 30 périodiques édités par des journalistes d'inspiration catholique. La Hollande, qui avant la guerre soutenait une presse catholique considérée comme l'une des plus considérables du monde, n'a plus maintenant un seul journal catholique.

UN OFFICIER NAZI MIS A MORT

Malgré les répressions terribles que les Allemands appliquent aux Polonais, ceux-ci résistent héroïquement et préfèrent la mort à la soumission. On apprend que dans la ville de Cracovie, un officier nazi qui commandait un peloton de troupes de choc, a été tué le 23 novembre dernier "par des patriotes polonais", ainsi que dit la dépêche. Cet officier avait frappé deux vieillards et blessé une jeune fille cherchant à les protéger.

UNE NOUVELLE ENCOURAGEANTE

Aux Canadiens embêtés par quelques problèmes de rationnement, la Suède communique cette nouvelle encourageante. Les Suédois en sont réduits maintenant, dans presque toute leur alimentation, à des "surr" (succédanés, contrefaçons). Ils ne boivent qu'une imitation de café, et ils manquent de crème. Ils mangent des espèces de saucisses et de pâtés qui goûtent "presque comme de la viande". Pourtant, les Suédois déclarent que leur sveltesse n'a jamais été aussi élégante, et les médecins rapportent que l'état général de santé est magnifique.

RENDEZ A CESAR...

Les fermiers britanniques, qui travaillent avec acharnement à produire des aliments pour la population du Royaume-Uni, ainsi que pour ses défenseurs venant de toutes les Nations-Unies; ces fermiers n'entendent pas être dérangés dans leur ouvrage. Une lourde bombe nazie étant tombée dans le champ d'un cultivateur, dont la terre était située à proximité d'une avionnerie, celui-ci écrivit aux autorités de l'usine: "Il est évident que la bombe tomba dans mon champ vous était destinée: je vous serais donc obligé si vous daigniez envoyer des hommes pour remplir le cratère qu'elle a causé, car j'ai des pommes de terre à planter..." Une équipe alla combler le trou immédiatement.

lards et blessé une jeune fille cherchant à les protéger.

LES TIMBRES ET LA GUERRE

Lorsque Hitler devint chancelier d'Allemagne, il y a dix ans, les philatélistes ne pensèrent pas changements qui résulteraient de cet événement. Au cours de ces dix années, environ 20.000 nouveaux timbres ont été émis, dont la moitié sont dus aux événements causés par l'ordre nouveau de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon. L'agression de Hitler a fait disparaître plusieurs séries de timbres qui ont été remplacés par de nouveaux timbres.

Parmi les pays où régions qui émettaient des timbres en 1933, l'Autriche, Dantzig, le Luxembourg, Memel et la Sarre sont maintenant incorporés au Reich et n'ont plus de timbres. La Tchéco-Slovaquie a été divisée en Bohême et Moravie, en Ukraine Carpathique et en Slovaquie. La Bohême-Moravie et la Slovaquie devinrent des protectorats allemands avec le privilège d'émettre des timbres. L'Ukraine Carpathique, un temps protectorat allemand, fut incorporée à la Hongrie; elle n'émit qu'un seul timbre. La Yougoslavie a été conquise et divisée par l'Allemagne et l'Italie; aujourd'hui, la Croatie, la Slovénie italienne, le Monténégro et la Serbie ont leurs propres timbres.

Les trois pays baltes, l'Esthonie, la Letvie et la Lithuanie, ont été unis par l'Allemagne en une région appelée "Terre de l'Est", qui a ses propres timbres. Tout récemment, la perte, par l'Italie, de la Cyrénaïque, de l'Afrique orientale italienne, de la Libye et de la Tripolitaine, a eu pour résultat la cessation de l'émission, à Rome, de timbres pour l'empire colonial italien. Auparavant, l'Italie avait perdu l'Ethiopie, qui a émis ses timbres après le retour de Haïlé Sélassié.

L'Alsace et la Lorraine, après la défaite de la France, ont eu un temps la permission d'avoir leurs propres tim-

bres; depuis, ces deux provinces françaises furent unies à l'Allemagne et n'utilisent plus que des timbres allemands.

Les possessions françaises où des changements se produisent dans le domaine des timbres, sont les suivantes: Algérie, Cameroun, Afrique équatoriale française, Guinée française, Inde française, Maroc français, Océanie française, la Guadeloupe, Inini, le Liban, Madagascar, la Martinique, la Nouvelle-Calédoine, une partie des Nouvelles-Hébrides, St-Pierre et Miquelon, la Somalie française, la Syrie, une partie de la Tunisie et les îles Wallis et Futuna.

Entre 50 et 60 gouvernements qui, en 1933, émettaient leurs propres timbres, sont actuellement sous le contrôle de l'ennemi. La plupart de ces pays, qui sont en Europe, ont continué l'émission de timbres, mais sous la surveillance de pays de l'Axe, comme l'Albanie, la Belgique, la Bulgarie, le Danemark, la Finlande, la France, la Grèce, la Hongrie, les Pays-Bas, la Norvège, la Pologne et la Roumanie.

Dans le Pacifique, la situation est plus obscure. Les collectionneurs ne sont pas encore au courant des changements philatéliques qui se sont produits dans les pays dominés par le Japon, comme la Birmanie, les Iles Solomon, les Indes néerlandaises, Hong-Kong, l'Indo-Chine, Johore, Kedah, Kelantan, Bornéo, Pahang, la Papousie, Perak, les Philippines, Sarawak, Selangor, etc.



● Cette jeune indienne montagnaise a été photographiée au lac Clair lors de la dernière visite pastorale de Mgr Lajeunesse, vicaire apostolique du Keewatin.

..... □ SUR L'ALPHABET

Bébé apprend à lire. Sa maman l'interroge:
— Quelle est la première lettre, mon chéri?
— C'est A.
— C'est bien, après?
— Silence de bébé.
— Voyons, rappelle-toi; quelle est la lettre qui vient après A?
— Bébé triomphant:
— Toutes les autres, maman.



● Jeunes mâts, à Détroit du Bœuf, au vicariat apostolique du Keewatin. — Photographie prise lors de la dernière visite pastorale de S. Ex. Mgr Lajeunesse, O. M. I.

..... □ AVEC UN BATON

Un bambin pleurant et éclopé vient réquérir la protection du maître d'école.
— Qui t'a mis dans cet état, mon pauvre petit? demande le maître.
— C'est ce méchant Pierre qui m'a donné des coups tant qu'il a pu.
— Mais quel prétexte a-t-il pris pour te battre?
— C'était pas un prétexte, M'sieur, c'était un bâton.

Jeux d'esprit

CHARADE ALPHABETIQUE

—De savoir la vérité,
La *** la difficulté.
—Veut-on qu'un cheval avance,
Criez-le de préférence.
—Instrument qui, du paveur,
A, je crois bien, la faveur.
—Ayez toujours l'âme bonne,
Et n'en ayez pour personne.
—Tout mois rempli d'agrément,
Car il n'y pleut pas souvent.

ANAGRAMME

Avec les initiales des mots suivants, former le nom d'un port français : étourdi, marteau, Louis, espègle, anagramme, soulier, lustre, rebot, ivre.

LOGOGRIPHE

Ami, tout souci feras fuir
Grâce à toi, toute peau et cuir
Car ta fumée fait mes délices.
Luira, produit brillant et lisse.

● Sous chaque point d'interrogation, ajoutez un signe de multiplication (×), ou un signe d'addition (+), ou encore un signe de soustraction (—), mais de telle façon que les résultats, au bout de chaque ligne, soit ceux indiqués.



A.W. NUGENT

$$8 ? 3 ? 4 ? 6 ? 2 ? 5 = 11$$

$$15 ? 7 ? 3 ? 2 ? 3 ? 7 = 20$$

MOTS CARRÉS



—Genre d'oiseau peu sympathique
Et bien armé pour le combat.
—Paul, à ce titre honorifique,
Préfère celui de soldat.
—Déesse des fruits. — Élégante
Est cette noble et belle fleur.
—C'est avoir une faim... ardente.
—Couper, avec le sécateur,
Une tige trop encombrante
Pour donner plus de sève au coeur.

METAGRAMME

Sur quatre pieds, je suis un gentil
[quadrupède,
En changeant mon chef, je deviens
[un oiseau.
En changeant encore mon chef, je
[deviens une mouche.
En changeant toujours, au sommet
[d'un coteau
L'on voit poindre une assez gran-
[de ville, mais laide.

SOLUTION

des problèmes proposés
la semaine dernière.

LA VACHE

La vache a donné 498 pintes de lait.

CUISINE AMUSANTE

Fruits.

ANAGRAMME

Désorganisateur.

ACROSTICHE DOUBLE

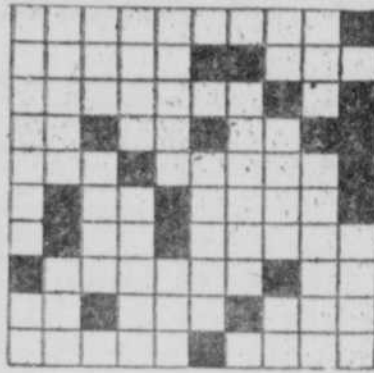
P E L L E
U N I O N
T A L U S
O U A T E
I S A R D
S E M E R

LOGOGRIPHE

Rhône, Orne, Noé, or.

Mots croisés

Problème No 312 et solution du No 311



HORIZONTELEMENT

1.—Une machine, mue par un moteur. —
2.—Profondeur abrupte, profonde et dan-
gereuse; aucun. — 3.—Remettre debout
ce qui était tombé, reconstruire. — 4.—
Signifie souvent "dans"; petit adverbe
de négation; au présent de l'indicatif du
verbe avoir. — 5.—Chemins de halage;
qui sert, qui rend service. — 6.—Ils for-
ment une charpente solide au corps; l'un
des douze fils de Jacob. — 7.—Au diapason,
donne le ton juste; adjectif possessif
collectif. — 8.—A eau comme à vent, il
tourne toujours pour broyer le bon grain;
sert à lier. — 9.—Pronom personnel, dit
"réfléchi"; plante textile; qui a un goût
aigrelet. — 10.—Suspension du mouve-
ment ou de l'action; assembler ses lettres
et ses syllabes.

MOTS EN TRIANGLE

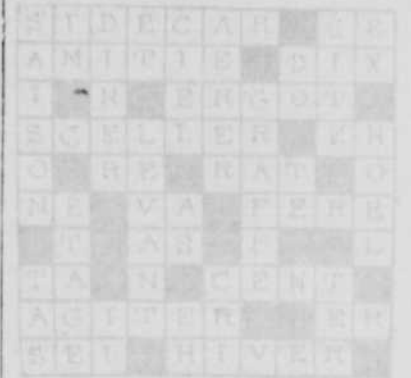
P A R M E
A L O I
R O T
M I
E

CHARADE

Le mot de cette charade est bien-
fait (bien — fait).

VERTICALEMENT

1.—Jeu d'enfants, avec lignes tracées sur
un papier ou sur le sol; possessif. — 2.—
Bos noir exotique et précieux; l'océan
sans limite. — 3.—Poil protecteur de
l'oeil; un morceau exécuté seul. — 4.—
Fin de prière; arbre qui se plaît surtout
au bord de l'eau. — 5.—Enfant possédant
un oncle et une tante; couchette. — 6.—
Principe actif du tan, d'origine végétale.
— 7.—Ce qu'on a quand on n'a pas tort. —
8.—Petit nombre; petite lie; dans la
gamme. — 9.—Pronom personnel; faute
ou bévue, même inexactitude. — 10.—Une
personne, par opposition à "chose".

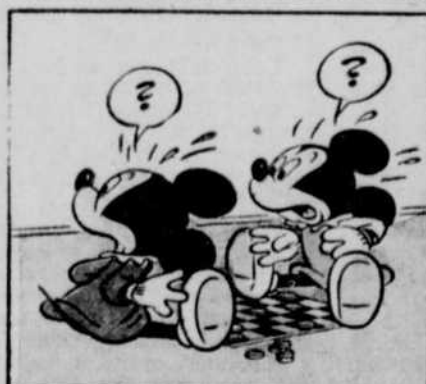
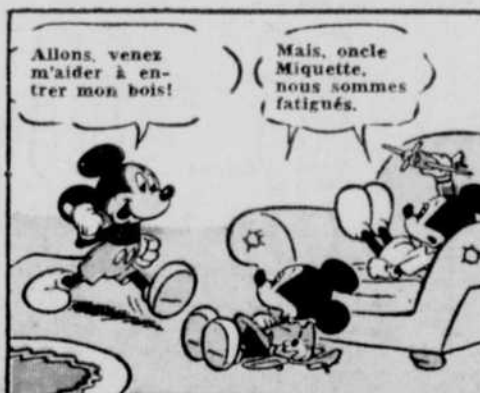
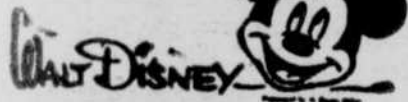


DEVINETTES

1. En la traversant habillé en gendarme, en agent (habillé en agent sur un pont).
2. L'autre moitié.
3. Une chienne.
4. Une chemise.
5. La cloche.
6. Le diable.
7. Périgieux (Péri gueux).
8. Lyon.
9. L'Yonne (lionne). — La Creuse.

LA SOURIS MIQUETTE

par



Copyright 1943, Walt Disney Productions
World Rights Reserved

2-21

Distributed by King Features Syndicate, Inc.

CHRONIQUE DES CERCLES DE JEUNES NATURALISTES

No 382 — 21 février 1943

Directeur : Louis-Philippe AUDET, 88, Grande-Allée, Québec.

POUR COMPRENDRE LA MARGUERITE

Petits enfants, courez dans la prairie, Chantez, dansez au doux parfum des fleurs, Profitez bien du printemps de la vie, Trop tôt, hélas! vous verserez des pleurs...

Vieille romance qui berça nos premiers ans. Pour l'avoir entendue si souvent des lèvres de grand-mère, me voilà devenue un peu botaniste. Et je viens vous inviter, petits et grands, à courir avec moi dans nos champs, à y chercher la beauté. Au mois de juillet, toute la prairie est émaillée de fleurs blanches. Nous les connaissons bien. Ce sont les marguerites.

"Reine des prés, dis-moi la vérité ! Il (elle) m'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout; il m'aime un peu..." Qui de nous n'a pas interrogé cet oracle pour connaître la vérité sur ses amours ?

En effet, le nombre des rayons blanc de la Marguerite n'est pas toujours constant. Il oscille entre 20 et 30. Le dernier rayon que l'on arrache fournit, croyez-le ou non, la réponse à notre question !

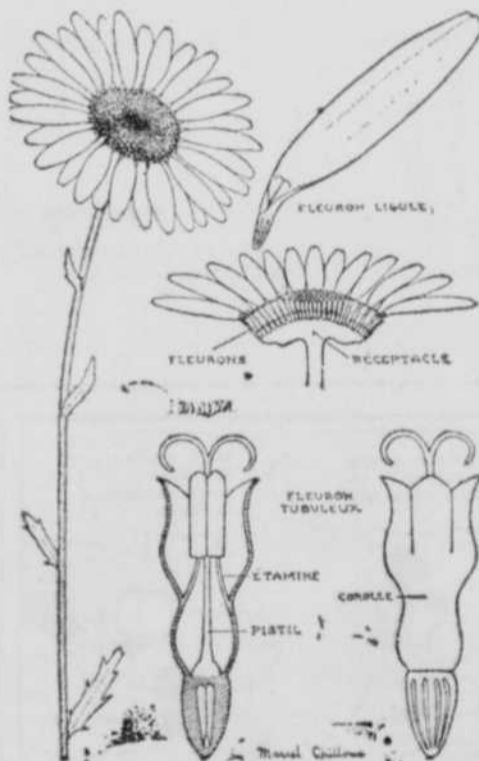
Voulez-vous que nous essayions ensemble de comprendre le secret de la marguerite ? D'abord, est-ce une seule fleur ?

Non, bien sûr ! C'est tout un ensemble de très petites fleurs sur un plateau, le réceptacle. Sous ce plateau, il y a bien de petites feuilles vertes qui ressemblent à un calice, mais ce n'est pas un calice, ce sont des bractées. Regardons bien la pseudo-fleur que nous tenons en mains. Tous les fleurons ne sont pas semblables entre eux. Au pourtour, il en est de voyants, portant les rayons blancs de la marguerite. Le rayon, appelé ligule par les botanistes, est formé de cinq pétales soudés (d'où le nom de fleurons ligulés que l'on donne à ces fleurs de la périphérie). A la base, la ligne se referme en un tube qui entoure l'organe femelle ou pistil. Car, dans la marguerite et dans la plupart des plantes qui lui ressemblent, les fleurs ligulées sont exclusivement femelles. Avez-vous remarqué que le sommet du rayon porte trois petites dents ? Cela indique qu'il s'agit d'une corolle aux pétales soudés entre eux.

Voilà pour ce qui attire le plus le regard. Le cœur de la marguerite, la partie jaune d'or, n'est pas moins intéressante. Les enfants de la campagne vous le mettent sous le menton pour savoir si vous aimez le beurre. (On répète que Hitler a même conseillé à ses amis de faire des tartines

avec les coeurs de la marguerite n guise de beurre... C'est très riche en vitamines, paraît-il!) Les fillettes, elles, après avoir enlevé consciencieusement tous les rayons pour connaître la grande vérité, écraseront le cœur dans leur main et feront sauter en l'air les petits tubes jaunes pour compter ensuite, selon le nombre de fleurons qu'elles auront recueillis sur le dessus de la main, combien d'années elles doivent attendre le mariage, ou encore, le nombre des enfants que l'avenir leur réserve.

Ces petits tubes du disque (ces fleurons tubuleux, autrement dit) sont autant de merveilles. Ce sont des fleurs parfaites où le nombre cinq revient partout: cinq pétales soudés entre eux forment un tube portant cinq petites dents au sommet; à l'intérieur de ce tube, cinq étamines, également soudées entre elles par les sacs à pollen (anthers), forment un petit manchon autour du pistil. Les filets des étamines restent libres et ressemblent à de petites colonnes. Au centre de la fleur, le pistil est composé de l'ovaire, situé à la base, sous les pétales soudés; du style



La marguerite analysée et disséquée.

sortant entre les anthères; et du stigmate divisé en deux parties.

Au début de l'épanouissement de la fleur, les rayons sont roulés sur eux-mêmes. A mesure que les fleurs du centre s'ouvrent et laissent échapper leur pollen jaune, les rayons se redressent. Les styles ne sortent de leur petit manchon d'étamines qu'après la complète ouverture des sacs à pollen. Ainsi, le pollen d'une fleur ne peut être déposé sur le stigmate de cette même fleur. Qui donc viendra transporter sur les stigmates la poussière fécondante qui permettra aux ovules enfermés dans l'ovaire de devenir des grains ? Ce sont les insectes, petits êtres obscurs pour la plupart, mais qui rendent de très grands services à la marguerite en butinant ses fleurs. Les insectes viennent se griser de nectar. Ils repartent ensuite, leur corps, leurs pattes, leurs ailes chargés de poussière jaune. Et ils vont de fleur en fleur, accomplissant, sans trop s'en rendre compte, la grande oeuvre de Vie.

Notre monde actuel est le monde des hommes, sans contredit; mais il est aussi le monde des plantes vertes et des insectes. Sans les plantes, pas de vie sur la terre; du moins, pas de vie telle que nous la connaissons. Et sans l'intervention des insectes, beaucoup de plantes ne pourraient se reproduire; elles seraient vouées à une disparition certaine.

Après la fécondation, les rayons blancs tombent et disparaissent sans laisser de traces; après quoi les graines mûrissent sur leur petit plateau et sont dispersées par le vent. Au printemps suivant, chacune d'elles formera une plante nouvelle pour la joie de nos yeux et le souci de l'agriculteur.

La marguerite, malgré son abondance chez nous, n'est pas une plante indigène. C'est une immigrée qui nous vient de l'ancien monde. Mais nulle plante de l'Eurasie ne s'est mieux adaptée à notre sol et n'est mieux naturalisée. Elle fait maintenant partie du paysage laurentien, en été, un peu avant la fenaison. On la trouve alors de l'Atlantique jusqu'au Manitoba. Et malgré toute l'amitié que nous avons pour elle, il faut bien dire que c'est l'une de nos pires mauvaises herbes des prairies à foin.

Pour s'en débarrasser, le cultivateur peut pratiquer un labour de sa pièce; les racines étant peu profondes, toutes les plantes périront. De plus, les fleurs apparaissent au moment où le trèfle est prêt à faucher; si l'on fauche à ce moment, on évitera la multiplication des plantes, car les graines ne pourront pas mûrir. Il ne faut pas oublier que la marguerite est une plante vivace, et que le seul fait de couper le foin avant la maturation des graines ne suffit pas à enrayer le fléau. Il est nécessaire aussi de détruire les racines enfouies dans le sol.

Les plantes, comme des humains, appartiennent à des familles définies. Elles se ressemblent entre elles, elles ont un air de famille. L'humble marguerite des champs est appelée par les botanistes : Chrysanthème à fleur blanche. Elle est la parente pauvre (et une très proche parente) de l'aristocratique chrysanthème des fleuristes. Toutes les variétés de ce dernier sont issues d'une seule espèce: le chrysanthème à

feuilles du mûrier originaire du Japon; ou parfois d'un croisement de ce dernier avec une espèce voisine. Les possibilités biologiques très riches de cette plante ont permis de sélectionner certains caractères, comme la couleur des fleurons, le diamètre du capitule, le nombre des capitules sur un plant, les dimensions relatives des deux types de fleurons, etc. De plus, la méthode de culture, la taille et l'édrageonnage permettent d'obtenir les résultats les plus divers en partant d'une même variété. C'est donc la culture qui a permis à cette plante polymorphe de révéler ses potentialités.

Les autres proches parents de la Marguerite sont : l'herbe à dinde, le pissunlit, la verge d'or, l'herbe à poux, la chiorée, le chardon, la bardane (grauquias), la camomille, etc. Le caractère principal qui distingue cette grande famille est la présence du groupe de fleurons simulant une fleur unique. C'est de là que lui vient le nom de *Composées*.

Il ne vous reste plus, mesdemoiselles, qu'à attendre le bouquet de marguerites qui vous apportera le cœur de votre prince charmant. Car, d'après une vieille coutume française, un bouquet de marguerites envoyé par un jeune homme à une jeune fille est une déclaration d'amour. S'il est agréé, vous pourrez lui répondre en lui donnant le cœur de la marguerite transpercé d'une épingle.

Dans certaines provinces de France, la marguerite symbolise la patience. On dit aussi: Franc comme une marguerite.

Pour terminer, permettez-moi de vous citer un très ancien petit poème français recueilli par Rolland, auteur de la *Flore populaire*. C'est intitulé :

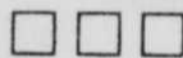
VENTE D'AMOUR

*Je vous vends la marguerite,
C'est une fleur si petite !
Quand il pleut, elle baisse la tête
Comme une jeune fille à la fête
Quand son amant n'y peut être.*

Charmant, n'est-ce pas ?

Cécile LANOUILLE

(Reproduit avec l'autorisation de Radio-Collège et de la S.C.H.N.)



Des beaux livres pour les jeunes naturalistes

Les Contes de la Nature, par Jules Larivière (Edition Bernard Valiquette)

Un volume de 200 pages, vrai, savoureux, qui nous rappelle les contes de Mon Moulin.

Aux Aguets, par Gédéon Boucher (Granger & Frère)

Galerie d'animaux choisis parmi ceux

• Lire la suite en page 15

Missions de la congrégation des Pères du Saint Esprit

Quarante ans de service au Loango

HISTOIRE D'UNE CROIX ET D'UN BINOCLE

Rien n'est plus commun que ces expressions "Tombeau des Blancs", "Climats meurtriers" "Colonies mangeuses d'hommes" appliquées à nos possessions d'Afrique occidentale ou équatoriale.

Ce fut vrai dans quelques cas et dans un temps. Aujourd'hui, cela s'améliore. Chez de nombreux Pères, Frères, Soeurs, employés dans ces missions tropicales, quarante ans de service ne constituent plus une chose bien rare.

Tel est le cas du Frère Hildevert qui vient de rentrer de Loango où il travaille depuis 1890 et où il n'a guère fait qu'un seul poste : Mayumba. Il est revenu quatre fois en Europe : une fois tous les dix ans.

Mayumba au temps jadis, était l'escale prospère où les navires de la flotte des Chargeurs Réunis et des autres Compagnies se ravitaillaient, surtout en fruits et légumes. Fruits et légumes venaient de la Mission catholique, donc du jardin du Fr. Hildevert.

D'autres firent de la botanique et d'autres, en de savantes dissertations, rendirent à la Colonie le service de lui parler, de son avenir matériel et politique.

"Je vis de bonne soupe et non de beau langage" se

dit le bon Frère. Mais, à la côte congolaise, quand on veut de la bonne soupe, il faut rudement travailler. Surtout si l'on veut en faire part aux passagers et aux voisins... Disons que la Colonie a tenu à montrer au Frère Hildevert cette reconnaissance élémentaire par laquelle le ventre s'associe au cœur : elle lui a décerné en 1929 la croix du Mérite agricole, récompense bien méritée s'il en fut.

Ce n'était pas le seul mérite du nouveau Chevalier. Il n'était horticulteur qu'aux heures du travail manuel : le reste du temps il faisait la classe à un nombreux internat. Se figure-t-on bien cela encore : 40 ans d'école primaire par 3° Sud de l'Equateur ? S'il y avait une autre croix pour récompenser un tel stage, elle n'eût pas été volée non plus.

Mais, dans une Station non urbaine, il y a encore bien d'autres attributions que celles de l'école et du jardin pour un Frère qui ne boude pas à l'ouvrage. L'une de celles où Fr. Hildevert excella fut celle d'infirmier et l'on cite de lui des cures "héroïques". L'une d'elles a fait là-bas le tour entier de la Côte.

Un Noir, ayant eu palabre avec un de ces camarades, comparut devant le chef de poste de Mayumba et fut condamné à une amende. Il se déclara injustement

puni et, pour le montrer, il s'ouvrit le ventre avec un mauvais couteau. C'est une manière héroïque aussi de se donner raison. Quand le chef du poste vit cet homme perdant ses intestins sur sa véranda il en eut une syncope. Livrés à eux-mêmes, les Noirs ne virent qu'un moyen de salut, le moyen de salut habituel : la Mission.

On amena donc le suicidé manqué à la Résidence des Pères. Le Supérieur, quand il vit ces boyaux logés en guirlande bleuâtre hors de leur logement, risqua à son tour la pâmoison et n'osa rien tenter. Seul le Frère Hildevert ne perdit pas le Nord. Il fit porter le malade dans une petite case et se prépara à le recoudre. On n'avait rien, à la pharmacie, pour ce genre d'opération. ce fut fait avec du fil métallique et une aiguille à raccommorder les sacs ! Mais comme il était une heure de l'après-midi, il faisait dans la case une chaleur atroce et tous sauaient abondamment. Si bien qu'à un moment le binocle du Frère tomba. Il ne faisait pas clair non plus dans cette hutte embuée de sue et sans ouverture. On chercha par terre le lorgnon, on ne le trouva pas. Alors un Blanc, qui assistait comme aide à cette extraordinaire séance en l'idée que le binocle était tombé dans le ventre largement ouvert du patient et, de fait, c'est là qu'il fut retrouvé. Un peu plus, il y serait resté.

Le plus beau, c'est que le Noir guérit parfaitement et vécut de longues années encore. Mais, par la suite, lorsqu'il avait mal au ventre ou qu'il se plaignait de constipation, on ne manquait jamais de lui dire :

— Il n'y a rien de drôle à ça : c'est les lunettes au Frère, mon vieux ! C'est les lunettes !

Il avait presque fini par le croire. (Annales des PP. du St-Esprit).



La fille du Brouillard

TIRÉ DU ROMAN "CHARLES LE TÉMÉRAIRE"
DE WALTER SCOTT.

ILLUSTRATIONS, ADAPTATION des ÉDITIONS VINCENT



De son côté Rodolphe Donnerhugel reçut une réponse d'Arthur qui l'assurait du plaisir qu'il aurait de se trouver en face de lui, l'épée à la main.

167

A



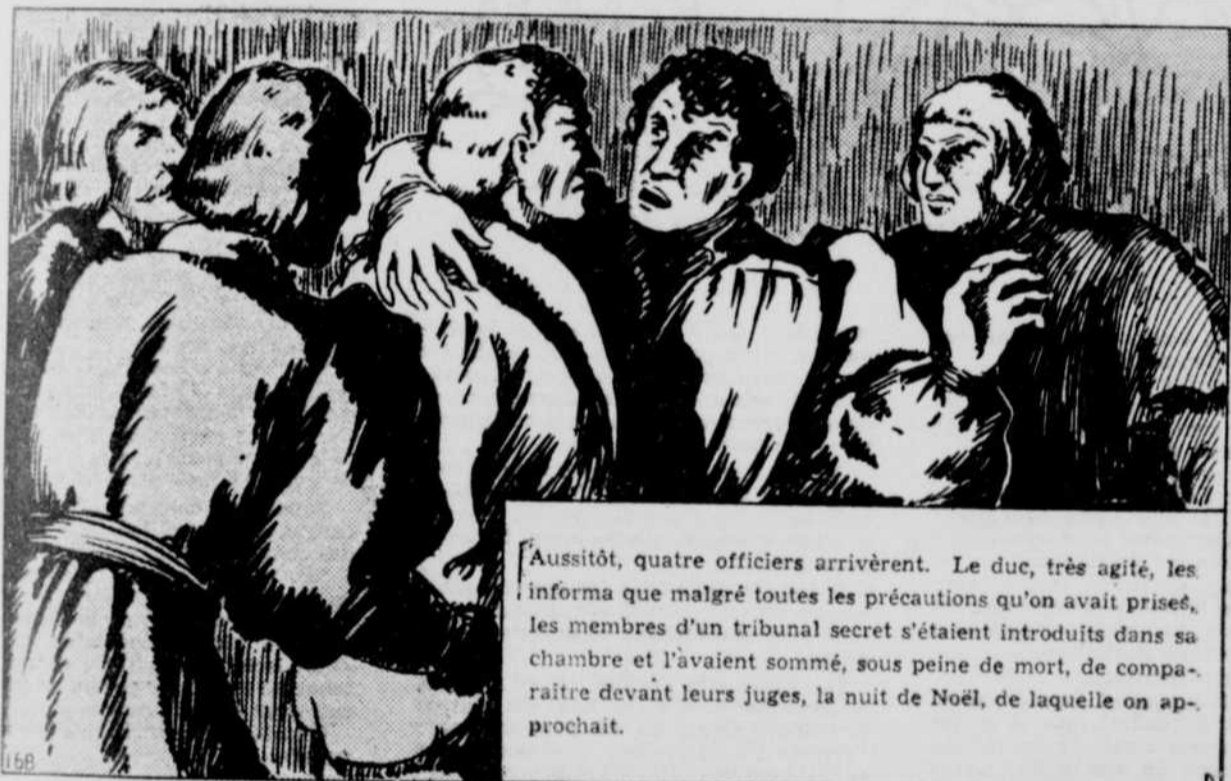
Cependant, l'armée de Charles le Téméraire prit position devant Nancy pour en déloger René de Vaudemont et ses hommes. Une nuit, dans le pavillon du Duc, le comte d'Oxford fut éveillé par le cri de "trahison!"

B



Le comte tira son épée et se précipita dans l'appartement du Duc, qu'il trouva debout, l'épée à la main et s'excrimant avec fureur.

C



Aussitôt, quatre officiers arrivèrent. Le duc, très agité, les informa que malgré toutes les précautions qu'on avait prises, les membres d'un tribunal secret s'étaient introduits dans sa chambre et l'avaient sommé, sous peine de mort, de comparaître devant leurs juges, la nuit de Noël, de laquelle on approchait.

168

D



Les amis du Duc crurent que le Duc avait été l'objet d'un cauchemar. Mais la sommation se trouva sur la table de toilette du Duc, signée de trois croix, et clouée avec un poignard.

E



— "Par saint Georges, s'écria le Duc, cette flèche me vient certainement de ce noble dégénéré, Albert de Geirstein, qui est à la tête de ce tribunal ! Je le ferai pendre, et j'enfermerai sa fille au couvent !"

169

F



Lorsque Arthur apprit de Colvin cette menace du Duc, il trembla pour Anne et pour son père, dans son amour pour elle.

G



Le surlendemain de cette alarme, Oxford désira reconnaître lui-même l'emplacement du camp de René de Lorraine. Il partit avec son fils et une escorte.

H



● Il pouvait vivre bien tranquillement.

Un village en Espagne, au commencement du XVIIe siècle, dans l'ancienne province de la Manche. Dans ce village, une gentilhomme ayant assez fière allure, malgré le délabrement dans lequel l'abandonnait le seigneur de ces lieux.

Quel drôle d'homme que ce châtelain ! L'hidalgo Quixada, — c'était son nom, — frissait la cinquantaine, très grand, très maigre, long nez et grande moustache, tempérament robuste, il eût été le meilleur et le plus heureux des hommes, sans la funeste passion qui avait fini par lui enlever tout bon sens.

Son petit avoir lui permettait de vivre bien tranquillement avec sa nièce, qu'il avait recueillie, sa vieille gouvernante, et le valet qui faisait valoir ses terres.

Pour son malheur, il découvrit dans les combles de son château quelques romans de chevalerie dont la lecture l'enthousiasma. Il vendit quelques morceaux de terre pour acheter d'autres livres du même genre, et, croyant toutes les billevesées qu'ils contenaient, en très peu de temps sa raison chavira.

Il crut dur comme fer qu'il devait ressusciter la chevalerie errante, et marcher sur les traces de Roland, d'Amadis de Gaule et de Renaud de Montauban.

Se faire redresseur de torts, courir le monde pour protéger les dames, les veuves et les orphelins; tel fut le noble rêve qui travailla sa cervelle jusqu'à lui enlever toute notion des réalités.

Déjà il se voyait plus valeureux et plus célèbre que tous les grands chevaliers errants de jadis, libérant les captifs, pourfendant les chevaliers félons, abattant les géants malfaisants, déjouant les ruses des enchanteurs.

Oui, les enchanteurs ! Car il faut dire que ces magiciens envieux et néfastes avaient dans les romans de chevalerie le triste rôle de contrecarrer et de déjouer, quand ils pouvaient, les magnanimes entreprises des chevaliers errants.

Pour être chevalier, il faut des armes,



● Le premier départ

DON QUICHOTTE



DE LA MANCHE

par Michel de CERVANTES

Adaptation de Joseph Groussin

Imagé par Albert Urier

Reproduction autorisée par la Maison Alfred MAME et Fils, à Tours.



Mon maître n'a rien de méchant; son âme est ouverte comme un vase; il ne sait faire mal à personne; à tout le monde il fait du bien; il n'a malice aucune; un enfant lui ferait accroire qu'il est nuit en plein midi. Cette simplicité me le fait aimer comme mes propres entrailles, et ses plus grandes extravagances ne sauraient me résoudre à le quitter.

SANCHO PANCA



● L'arrivée à l'hôtellerie.

venue," pense Don Quichotte, et il laisse Rossinante, impatient d'être à l'écurie, s'avancer jusqu'à la porte.

L'hôtelier, voyant ce personnage accoutré d'une cuirasse, d'un bouclier et d'une lance, est impressionné. Cet appareil de guerre lui inspire le respect.

"Seigneur chevalier, dit-il, si vous cherchez à loger, il ne vous manquera rien ici, qu'un lit; tout le reste s'y trouve en abondance."

Voyant la civilité du gouverneur de la citadelle, car tels lui paraissent et l'hôtelier et l'hôtelier, notre hidalgo répond avec dignité :

"Seigneur châtelain, je sais me contenter de peu : les armes sont tout mon luxe, et le combat tout mon repos."

L'hôtelier ne comprit pas tout d'abord pourquoi Don Quichotte l'appelait châtelain, mais c'était un matois, et il pensa que tout s'expliquerait avec le temps.

Il alla tenir l'étrier à Don Quichotte, qui descendit péniblement de cheval, comme un homme qui n'a pas encore déjeuné à 9 heures du soir.

Il pria l'hôtelier d'ordonner à ses gens d'avoir grand soin de sa monture, qui était, d'après lui, le meilleur cheval du monde.

Après avoir installé le cheval à l'écurie, l'hôtelier vint voir ce que lui voulait notre aventurier. Il le trouva qui se faisait désarmer par les deux femmes qui avaient assisté à son arrivée.

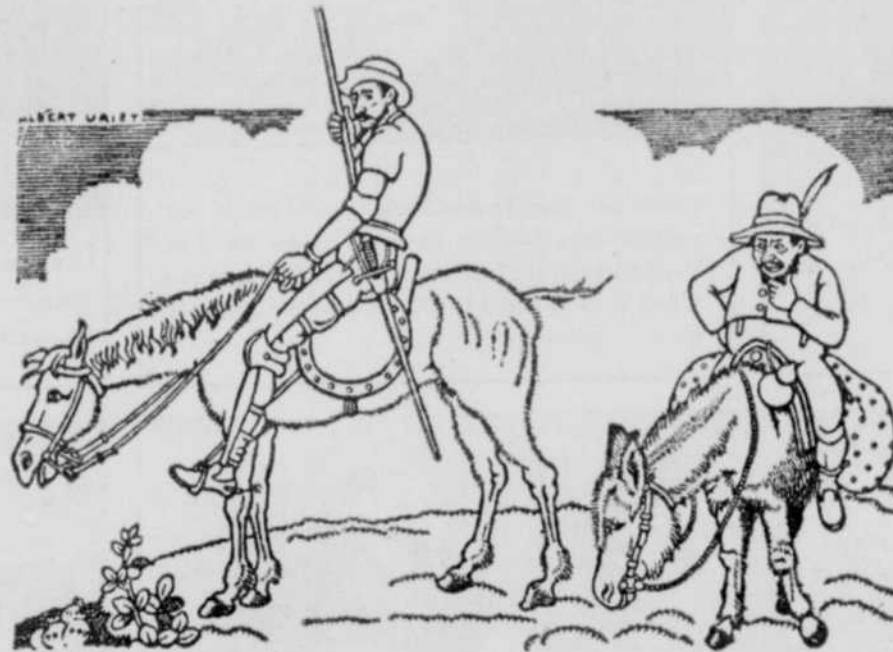
Elles lui avaient ôté la cuirasse, mais, malgré leurs efforts, il leur fut impossible d'enlever le casque. Il était attaché avec des rubans verts dont elles ne pouvaient défaire les noeuds sans les couper, et il ne voulut jamais y consentir.

Il passera donc toute la nuit avec son casque. Prenant les deux femmes pour des châtelaines, il leur dit galamment :

"Je ne crois pas qu'il y ait un chevalier en voyage aussi bien servi par les dames que Don Quichotte de la Manche !"

On lui dressa une table au seuil de l'hôtellerie pour qu'il fût au frais, et l'hôtelier lui servit une portion de poisson mal cuit avec un pain noir et moisi.

C'était à mourir de rire que de le voir manger.



une monture : il s'en occupa dès que ses projets furent bien mûris.

Il se mit à fourbir avec ardeur des armes que la rouille mangeait depuis longtemps dans un coin de son grenier, et qui avaient appartenu à son bisaïeul.

Il possédait un vieux cheval, qui n'avait que la peau et les os. Après l'avoir bien examiné, il le trouva plus beau que le Bucéphale d'Alexandre; puis, ayant bien réfléchi, il le nomma Rossinante.

Le nom de son cheval lui sembla merveilleux. Il lui fallait en trouver un plus beau encore pour lui-même : il prit celui de Don Quichotte de la Manche.

Tout cela était très bien.

"Mais, se dit-il, quand j'aurai vaincu quelque géant, il faudrait que je puisse l'envoyer se mettre à genoux devant ma dame, et lui dire : Je suis le géant Caraculiambro, vaincu par le chevalier Don Quichotte de la Manche. Par son ordre je me présente à vous; disposez de moi selon votre bon plaisir."

Cette idée le combla de joie, et il fut bien plus heureux encore lorsqu'il eut trouvé quelle serait sa dame. Il se fixa sur une jeune paysanne, fille d'un laboureur d'un village voisin, qu'il avait parfois entrevue. Elle s'appelait Aldonza Lorenzo. Il la nomma Dulcinée du Toboso, parce que tel était le nom de son village. Depuis ce jour, elle devint la dame de ses pensées, sans que jamais il lui eût adressé la parole, ni fait part de son idée.

Il avait trois amis fidèles qui fréquentaient sa demeure : le curé du village, le barbier et le bachelier Carrasco. Tous trois s'étaient toujours efforcés de le faire renoncer à ses excentricités. Aussi il se garda bien de leur faire connaître ce qu'il méditait. Il n'était pas assez fou pour ne pas se rendre compte que sa nièce, sa gouvernante et ses trois amis empêcheraient l'exécution de son projet, s'il leur en faisait part.

Aussi, un beau matin, avant le jour, dans le plus chaud du mois de juillet, il s'arma de pied en cap, monte sur Rossinante et, sans faire de bruit, sort dans la campagne par la porte de la basse-cour.

Mais à peine a-t-il marché une heure qu'il est assailli par une pensée terrible, si angoissante que peu s'en faut qu'il ne se décide à faire volte-face.

Il pense, en effet, qu'il n'est pas armé

chevalier. Or, d'après les lois de la chevalerie, il ne peut ni ne doit combattre aucun chevalier. Mais sa folie l'emporte : il va de l'avant, et se fera armer chevalier dans le premier château qu'il rencontrera sur sa route.

Au coucher du soleil ayant trotté tout le jour, il aperçoit une hôtellerie isolée, qu'il ne manque pas de prendre pour un château, avec ses quatre tours, fossés et pont-levis.

Près de la porte deux femmes d'humble apparence sont assises, et voient s'approcher avec stupéfaction ce guerrier bardé de fer.

Don Quichotte s'arrête. Il est d'usage, en chevalerie, que du haut du donjon le veilleur sonne du cor pour annoncer l'arrivée d'un chevalier, . . . et la sonnerie se fait attendre ! Heureux hasard ! Il se trouve qu'un gardien de troupeau dans un champ voisin sonne deux ou trois fois de son cornet. "C'est là la signal de ma



LA NIÈCE

LE BARBIER

LA SERVANTE

Le Prince Vaillant

Roman historique du temps du roi Arthur

par
HAROLD R. FOSTER

Les forces du roi Arthur font face à l'armée des Vikings depuis plusieurs semaines. Un jour, Thundar, champion des envahisseurs, lance un défi aux meilleurs guerriers parmi les chevaliers. Le prince Vaillant découvre le truco du "norseman" et il n'a pas de difficulté à le vaincre.



Les cris de joie des chevaliers étouffent les grondements de colère des Vikings, rendus furieux par la défaite de leur héros.



Un sourire éclaire un instant le visage du roi Arthur. "Vous paraissez souffrir d'une surdité très commode, quand nos ordres ne vous conviennent pas. Peut-être aimeriez-vous à prendre le commandement de l'armée?" "Oui, sire", répond Vaillant, avec un sourire désarmant.



"Mais une toute petite armée de dix agiles cavaliers — et nous réduirons les Vikings à la famine en une semaine en nous attaquant à leurs lignes de ravitaillement!"



C'est ainsi que le jour suivant dix jeunes gens téméraires suivent Julien le long du mur romain et pénètrent en Ecosse bien au-delà du flanc droit de l'armée Viking.



Cachés dans les défilés, ils attendent le passage des convois qui apportent chaque jour les provisions nécessaires à l'armée des envahisseurs.



Vaillant a bien choisi ses compagnons. Tous sont de jeunes guerriers anxieux d'obtenir les éperons d'or de la chevalerie... et comme ils s'acquittent avec bravoure de leur dangereuse mission!



Tout comme le sauvage faucon, ils attaquent avec la rapidité de l'éclair, ne frappant jamais deux fois au même endroit. Leurs succès se multiplient...



Dans le camp des Vikings l'heure des repas passe souvent sans qu'il y ait quoique ce soit dans les grands chaudrons des cuisiniers.



Horta décide alors de réclamer des provisions de bouche à ses alliés, les Pictes, et cette demande ne plaît guère à ces derniers... La semaine prochaine : **NOUVEAU STRATAGÈME**



Construisons nous-mêmes UN TELESCOPE

Dans l'article de la semaine dernière, sur le même sujet, quelques chiffres ont été donnés sur le prix de revient des télescopes que nous nous proposons de construire. Le lecteur intéressé sera sans doute aussi savoir combien se vendent ces miroirs taillés et polis d'avance, afin de connaître l'économie qu'il réalise. Un miroir de 10 pouces, prêt à être employé, est coté à 175 dollars, tandis qu'en le taillant vous-mêmes il ne vous en coûte guère plus de 20. Un miroir de 6 pouces se vend environ 60 dollars; le coût des autres miroirs varie en proportion.

Mais il ne faut pas s'attendre à ce que le miroir que nous réaliserons sera du même degré de perfection que celui qu'on peut acheter en payant le prix. Un miroir de télescope est une oeuvre d'art, et il faudra probablement le remettre sur le métier plusieurs fois avant de le terminer. Toutefois, pour peu que nous nous en donnions la peine, notre miroir n'en sera pas moins très convenable; des milliers de réussites au crédit des amateurs sont là pour le prouver. D'ailleurs, le coût relativement bas de notre miroir et la satisfac-



FIG. 1

tion de l'avoir taillé de nos propres mains, nous feront bien oublier quelques petites imperfections, secondaires, en effet, si l'on tient compte de l'usage assez restreint que peut faire un amateur de son télescope.

A titre de renseignement, mentionnons encore qu'une lunette de 4 pouces de diamètre, avec monture azimutale, mais de première qualité, se vend un peu plus de 300 dollars. La monture équatoriale est encore plus coûteuse.

Donc, ayant fait l'acquisition du matériel nécessaire, nous choisirons un bon endroit pour travailler, un coin dans une cave, par exemple, où la température est uniforme et les courants d'air presque nuls. On peut s'installer sur le coin d'une table, comme l'indique la figure 2 ou de préférence sur un tonneau fixé au plancher.

Le procédé employé est celui de tous les ateliers d'optique, pour la taille des surfaces de la grandeur qui nous intéresse présentement. C'est le procédé de dégrossissage verre sur verre. Nous avons donc deux disques de verre de même diamètre; le plus épais constituera notre miroir et l'autre, beaucoup plus mince, servira d'outil. Le premier est en verre de bonne qualité (souvent en pyrex) et recuit; le second de verre ordinaire et commun. Nous n'avons pas d'ailleurs à nous préoccuper du choix de nos disques, puisque le fournisseur nous garantit satisfaction là-dessus.

L'outil peut être mis en place de façon très simple en plantant des clous sur son pourtour, et il n'y a plus qu'à se mettre à l'oeuvre sans plus tarder. Mais si vous voulez éprouver un réel plaisir à tailler votre miroir, installez-vous plutôt comme indiqué sur la figure 1. Vous collez d'abord des disques de bois de même diamètre sur les dos du miroir et de l'outil. Le socle vissé à la table de travail est un autre disque de bois d'un diamètre légèrement inférieur à celui du miroir, mais supérieur à celui des disques collés. Ceux-ci doivent entrer à frottement doux dans l'espace cylindrique pratiqué dans la socle.

Un tel dispositif permet un nettoya-

ge facile de nos disques et des pièces adjacentes, ce qui est de prime importance pour la réussite de la taille d'un miroir. Il est de plus presque indispensable lorsque nous voulons donner au miroir une distance focale fixée d'a-

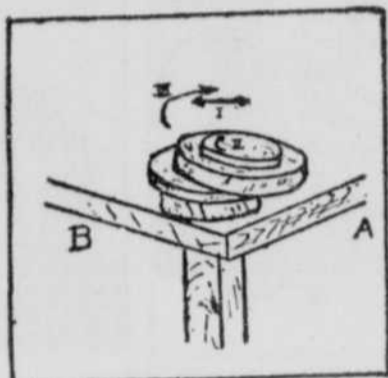


FIG. 2

vance; seul, en effet, il permet de placer notre Carborundum no 80 dans un bocal et de l'y garder humide (un détail important si l'on veut éviter que les grains grossiers viennent contaminer les abrasifs plus fins employés sub-

séquent). Avec le miroir dessus, figure 1, on frotte avec interposition d'abrasifs (environ 2 centimètres cubes à la fois, pour un miroir de 10 pouces) et, en plus quelques gouttes d'eau projetées sur l'outil. Le miroir est animé de trois mouvements (voir figure 2):

I—Mouvement rectiligne de va-et-vient.

Un sixième du diamètre du miroir doit dépasser à la fin de chaque course, le centre du miroir passant direc-

tement au-dessus du centre de l'outil. La fréquence est inférieure à 60 périodes par minute.

II—Mouvement de rotation du miroir sur lui-même.

Une fraction de tour à chaque course

III—Variation lente de la direction des courses I.

Ce mouvement se fait dans le même sens que la rotation II. L'orateur se déplace lentement de A en B, et arrivé à cette dernière position, il revient en A, entraînant avec lui outil et miroir.

Grâce à ces mouvements, le miroir devient concave et l'outil convexe, en même temps que les courbes gardent une parfaite symétrie. De plus les deux surfaces sont toujours sphériques, la sphère étant la seule figure de géométrie possible pour deux surfaces courbes dont tous les points sont en contact pour quelque position que ce soit.

Nous verrons dans le prochain article sur le même sujet quand et pourquoi il est permis de déroger aux règles que nous venons d'énoncer. Nous étudierons ensuite les problèmes qui se posent au cours des différentes phases du dégrossissage.

(A suivre)

LA BOITE AUX QUESTIONS

43—Quand et en quelle circonstance Le Verrier découvrit-il la planète Neptune? Mlle A. P. (Trois-Pistoles).

REPONSE — C'est le 1 août 1846 que Le Verrier communiqua à l'Académie des sciences le résultat des calculs qu'il venait d'achever sur les perturbations subies par la planète Uranus.

Depuis 1820, surtout à la suite des travaux de Bouvard, on accusait une huitième planète d'être la cause de ces perturbations. Il s'agissait par le calcul de chercher où pouvait se trouver la dite planète et le problème était ouvert aux calculateurs. C'est Arago qui conseilla au jeune Le Verrier, déjà connu par ses savants calculs sur les perturbations des comètes, de se mettre à l'étude du problème. Il suffit de onze mois à Le Verrier pour en venir à bout.

Il peut paraître curieux que Le Verrier se soit adressé au Dr Galle, astronome l'Observatoire de Berlin pour l'inviter à rechercher la planète dans le ciel, mais il y a à cela deux explications. Il n'était pas facile, avec les instruments dont on disposait à cette époque, d'identifier sûrement une planète dans un champ d'étoiles. Or, les astronomes de Berlin possédaient, à l'époque de la découverte de Le Verrier, à la construction de la carte du ciel dans la zone de l'écliptique. Galle

était donc l'homme qu'il fallait pour trouver la planète. De plus, Le Verrier était en correspondance avec l'astronome de Berlin et c'est en répondant à l'une de ses lettres qu'il le mit au courant de ses calculs.

Le jeune calculateur anglais, Adams, n'a pas été aussi fortuné. Ayant terminé ses calculs un an avant Le Verrier, il ne trouva personne pour s'intéresser à ses résultats. Airy, l'astronome royal de Greenwich, à qui il avait fait parvenir son Mémoire, ne se montra pas très enthousiaste: le risque de perdre un temps précieux à la recherche de la planète était trop considérable!

44—Auriez-vous l'obligeance de me dire a) si la surface de la Lune est aussi accidentée que la surface de la Terre:

b) ce qu'il y a de particulier à la planète Mars, entre autres faits, si elle est habitée? (Mlle A. D., Trois-Pistoles).

REPONSE — a) Si l'on tient compte de son diamètre inférieur, la Lune est beaucoup plus accidentée que ne l'est la Terre. Quelques montagnes comme celles de Leibnitz et Doerfel atteignent presque la hauteur de notre mont Everest (8.854 m.). Cette anomalie peut s'expliquer par le fait que la gravité est moins forte à la surface de la Lune que l'action des agents atmosphériques y est absolument nulle.

b) En résumé, on peut dire que c'est la planète qui ressemble le plus à la terre. On y a décelé une atmosphère, des traces de végétation, mais c'est probablement une terre qui meurt. Quant à son habitabilité par des humains, elle est impossible actuellement; il y a quelques millions d'années, les conditions étaient peut-être plus favorables, mais les astronomes n'ont pas trouvé d'indices sûrs encore.

Chronique de la Société

La dernière réunion mensuelle de la Société s'est tenue le 5 février dernier à l'Ecole Technique à la suite de la bienveillante permission accordée par le Directeur, M. Méthé, à notre Président. (Les réunions des mois de mars et d'avril seront aussi tenues au même endroit.

A cette occasion, M. Henri-Paul Keeling entretenait les membres, auxquels s'étaient joints une trentaine d'élèves de l'Ecole Technique, sur un sujet très captivant: l'épreuve des miroirs de télescopes par la méthode de Foucault. Il nous est malheureusement impossible de faire profiter nos lecteurs des enseignements que le conférencier a dispensés à son auditoire parce qu'il n'a pas rédigé de texte.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

7---Les Grecs

par M. PATRICE BUET
d'après les dessins et reconstitutions de M. Golchon.

14---LA DECADENCE GRECQUE



403.—LE COLOSSE DE RHODES

Maître d'Athènes, Démétrius envisageait d'agir de même envers les autres villes de la Grèce. Vainqueur de Ptolémée à Salamine, il voulait poursuivre avec Antigone ses conquêtes en Egypte. Le pays était bien défendu, les assaillants jugèrent prudent de ne pas engager leurs troupes dans une aventure incertaine. Ils mirent alors le siège devant Rhodes, mais malgré les machines de guerre colossales et l'élan des troupes, le siège dut être abandonné, néanmoins les Rhodiens devenaient les alliés d'Antigone et, avec les dons de celui-ci, ils élevaient la gigantesque statue d'Apollon, connue sous le nom de Colosse de Rhodes.



404.—DÉMEMBRÉMENT DE L'EMPIRE

Mis à l'échec à Rhodes, Démétrius fut plus heureux en Grèce: vainqueur de Cassandre et de Polysperchon, il fut nommé généralissime par les Etats réunis à Corinthe. De son côté, Cassandre avait persuadé Lysimaque, Ptolémée et Séleucus de s'unir contre Antigone. La rencontre eut lieu dans les plaines d'Ipsus et fut fatale à Antigone qui y trouva la mort. Démétrius fut lui-même contraint de fuir en Cypre. Les généraux coalisés se partagèrent l'empire. Plus tard, à la mort de Lysimaque, l'empire d'Alexandre fut démembré en trois Etats: l'Egypte à Ptolémée, la Syrie à Séleucus et la Macédoine à Cassandre.

Souriez...

A UN DINER
D'AVARE

Un avaré a invité à diner plusieurs amis. Par ordre, son domestique oublie de donner à boire.

Soudain, un des convives s'écrie: —La route est belle!

—Très bien entretenue, répond un autre.

—Un millionnaire s'y risquerait en voiture, ajoute un troisième.

—Pourquoi cela? demande l'avare.

Tous les convives ensemble, montrant leurs verres:

—Parce qu'on n'y verse jamais.

SUR LE BOULEVARD

Deux amis se quittent sur le boulevard des Italiens.

—Où allez-vous, maintenant?

—Aux Champs-Élysées... Et vous??

—Je vais prendre la direction de l'Opéra...

—Peste! Vous n'êtes pas dégoûté!

La langue française

CORRIGEONS-NOUS !

Publications de la Société du Parler français.

A propos de maisons d'habitation

BOISURE

Le revêtement en bois des murs d'une pièce s'appelle **boiserie** non pas **boisure**. Disons donc : Cette boiserie a besoin d'être peinte de nouveau, et non : Cette boisure a besoin d'être repeinturée.

PORTE D'ARCHE

Nous donnons le nom de **portes d'arche** aux portes de grande dimension (qu'elles soient cintrées ou non cintrées, brisées, à battants ou à coulisse, pleines ou vitrées) ou aux grandes ouvertures qui sont établies entre deux pièces d'une habitation. Cette appellation n'est pas française. Il faut dire : portes pliantes, portes à coulisse, arcades, baies, etc., selon le cas.

LIVING ROOM, LIVING

Comme les Anglais, nous ménageons dans nos logements, surtout dans les maisons de ville, une pièce où la famille puisse se réunir, se tenir habituellement.

Les Français font de même depuis quel temps, et, comme nous, ils donnent à cette pièce le nom de **living-room** (nous disons même **living** tout court), car ce terme anglais n'a pas encore d'équivalent dans le français courant; mais ils font **living-room** féminin, tandis que nous faisons ce mot masculin.

Chez nous, on a proposé de désigner la living-room sous le nom de **vivoir**. Ce néologisme, formé à l'image de **fumoir** ne semble pas de bon aloi. Si le fumoir est la pièce où l'on se tient, où l'on se réunit pour fumer, la **living-room** est-elle bien une pièce où l'on se tienne, où l'on se réunisse pour vivre? Quelques architectes de France ont traduit **living-room** par **chambre de famille** ou par **salle commune**. Cette traduction nous paraît mieux inspirée. S'il nous était permis d'imposer nos vues, nous recommanderions l'emploi de **salle de famille** comme équivalent de **living-room**; d'abord, parce que nos compatriotes donnent depuis longtemps le nom de **salle** à la chambre où la famille se tient habituellement; ensuite, parce que le mot **salle** peut s'appliquer à la pièce où l'on se tient habituellement aussi bien qu'à celle où l'on prend ses repas; enfin, parce que le nom de **salle de famille** exprime parfaitement et sans équivoque l'idée que contient l'anglais **living-room**. Au reste, c'est le terme que le Larousse ménager illustré (p. 656) propose pour dénommer la **living-room**.

PANTRY

Nous employons souvent ce mot anglais pour désigner l'endroit de la maison où l'on serre les provisions, celui où l'on conserve les aliments, le lieu dans lequel on garde le linge de table et la vaisselle. Il faut dire **dépense**, **garde-manger** ou **office**, selon le cas. Ex.: Va donc porter les légumes dans la **dépense**; — tu iras serrer ce gâteau dans le **garde-manger**; — apporte-moi une des serviettes qui sont dans l'**office**.

CABANEAU, CAVEAU, CAVREAU

Nous donnons le nom de **cabaneau**, **caveau** ou **cavreau** à la petite armoire qui a été pratiquée soit dans un mur, soit sous un escalier ou une fenêtre, soit entre le plancher des mansardes et le comble. C'est petit placard que nous devrions dire.

COIN A BOIS

Nos gens donnent le nom de **coin à bois** au réduit qui a été pratiqué sous l'escalier intérieur conduisant au grenier ou à l'étage supérieur de la maison, et dans lequel on dépose le bois destiné à chauffer le poêle ou le fourneau. Ce **coin à bois** est un bûcher. On peut aussi donner le nom de bûcher à la **boite à bois**, à la **boite au bois**.

Les jeunes naturalistes...

(suite de la page 10)

que l'on rencontre généralement dans les milieux ruraux.

Gazouillis, par Gédéon Boucher (Librairie Beauchemin)

Le livre est consacré à nos "voisins ailés".

Le Frère Marie Victorin, éducateur, par Louis-Philippe AUDET (Editions de l'Érable)

Étude des écrits pédagogiques et des travaux de réalisation de l'illustrateur fondateur de l'Institut et du Jardin Botaniques de Montréal.

LA BOITE AUX QUESTIONS

L'ASCLEPIADE

Q. — J'ai un peu entendu parler de "Therbe à lait" et j'ai lu quelque chose de ses précieuses qualités dans le recueil "Digest Français". Cela m'a intéressé, mais on ne dit pas si cette mauvaise herbe se trouve dans notre région, comment la reconnaître, etc... ?

(J. C. L., St-Honoré, Co. Témiscouata, Qué.)

R. — Il s'agit sans doute du "Milk-weed", c'est-à-dire de l'Asclépiade (Asclepias syriaca). Cette mauvaise herbe se trouve partout dans le Québec habité où on la connaît sous le nom de "Petits cochons" ou "Petits moutons". Voici ce qu'en dit la Flore Laurentienne :

"Forme de grandes colonies dans les champs et lieux vagues. Il est certainement indigène dans le Québec, bien qu'il soit devenu agressif à la façon d'une mauvaise herbe, à cause des nouvelles conditions créées par l'homme. Le nom spécifique est "érouliant", car la plante est exclusivement américaine. Elle fut l'une des premières espèces de ce continent à être décrites scientifiquement. On trouve cette description dans l'ouvrage de Cornuti, *Canadensium Plantarum Historia* (1635), sous le nom de : *Apocynum majus Syriacum rectum*. Cornuti crut devoir assimiler cette plante à une espèce de l'Asie Mineure, décrite par Clusius. Plus tard Linné endossa cette erreur en créant le binôme *Asclepias syriaca*. Cette espèce indigène a toujours attiré l'attention par d'apparentes possibilités économiques. Peu exigeante pour le sol, elle fournit deux produits intéressants : du caoutchouc, et une matière textile (aigrettes). De timides essais pour l'extraction du caoutchouc ont été tentés en ce pays vers 1899, en Russie, plus récemment, on a remis la question à l'étude. Les tentatives pour utiliser les aigrettes en les mêlant à la soie, à la laine ou au coton n'ont pas donné de résultats satisfaisants. Par contre, on a utilisé en Russie les fibres libériennes pour la préparation d'une ouate semblable à celle du coton. Les très jeunes pousses, à peine sorties de terre, se mangeaient autrefois en guise d'asperges; on les vendait deux sous le paquet sur le marché de Montréal. Sarrazin, dans une communication à l'Académie des Sciences (1730), écrit que "cette plante fournit un suc dont on fait du sucre en Canada, et que l'on ramasse pour cela la rosée qui se trouve au fond des fleurs". Il ne semble pas y avoir de traces de cette pratique dans le folklore canadien actuel. La fleur est construite de telle sorte qu'elle constitue un véritable piège où les insectes vont se prendre les pattes. La faune entomologique particulière de l'Asclépiade est des plus remarquables. Elle comprend le *Danaus archipus* (notre plus grand Lépidoptère diurne; ailes rouges avec bordure et nervures noires), le *Tetraopes tetraophthalmus* (Coléoptère entièrement rouge, avec quelques points noirs sur les élytres et le thorax), le *Labidomera clivicollis* (Coléoptère qui ressemble à la bête à patate, rouge, tacheté, de noir), le *Lygaeus almi* (Hémiptère noir, à thorax et élytres largement bordés de rouge), etc. Il est à remarquer que la couleur dominante de tous ces insectes est le rouge. Outre ces insectes pour ainsi dire spécifiques, dont la larve, la nymphe, ou l'adulte, se nourrissent des racines et des feuilles, les fleurs de l'Asclépiade sont visitées par un nombre immense de papillons, diurnes, crépusculaires et nocturnes."

Frère MARIE-VICTORIN.

Le coin de l'horticulteur

Question — Quels soins doit-on donner aux tomates, pour les empêcher de pourrir? Quels soins doit-on donner aux choux pour les débarrasser des chenilles vertes qui les empêchent de pommer? Je voudrais aussi des renseignements sur la culture du céleri. — P. B., Ste-Marguerite, Compton.

Réponse. — Plusieurs de mes correspondants me posent ces questions. Il me semble que la plupart des cultivateurs ignorent complètement que le ministère de l'Agriculture, à Québec, met à leur disposition une grande quantité de bulletins, feuillets, en français, qui traitent de la façon la plus complète, des soins à donner à ces différentes cultures. A vous, et à tous mes lecteurs, je conseille donc de vous en remettre à votre agronome (il doit y en avoir un dans votre comté). Parlez-lui de cela. Si vous n'en avez pas, adressez-vous directement au ministère de l'Agriculture. Service des Publications, et demandez la liste complète des publications. Vous serez servi à souhait, et vous n'aurez qu'à choisir les choses qui vous conviennent directement. Demandez aussi les "cartes d'avis" sur la culture maraîchère; elles sont très précieuses pour les cultivateurs.

A part cela, il y a en vente, chez les libraires, des volumes peu coûteux, sur les différentes cultures. Ce sera pour vous un agréable passe-temps. Je vous conseille, en particulier, "Le Potager canadien", de l'Institut agricole d'Oka.

Question. — L'été dernier, j'ai planté un rosier grimpant; il a fleuri. A l'automne, je l'ai recouvert de terre et

d'humus, après avoir plié les branches au sol. Croyez-vous que cela lui fera dommage? Quelle serait la meilleure méthode de le traiter? C. C., St-Zénon.

Réponse. — Votre méthode me paraît excellente, mais prenez garde de l'abriter trop à bonne heure. Laissez passer les premières gelées. Ensuite, après avoir fixé les tiges de votre rosier, recouvrez-les d'une légère couche de paille bien sèche, au sol, en y mélangeant un peu de terre, pour tenir la paille bien en place. Vous pouvez aussi, afin de faire ramasser la neige, recouvrir le tout de branches de sapin ou de cèdre. Le printemps prochain, ne tardez pas à découvrir votre rosier. Il vaut mieux que cela soit fait trop tôt plutôt que trop tard.

Maurice GAGNON, jardinier-horticulteur.

N. B. — Pour renseignements sur l'horticulture, adressez vos questions à M. Maurice Gagnon, jardinier-horticulteur, a/s l'"Action Catholique", 3, boulevard Charest, Québec.

LA POMME DENTIFRICE

On paye fort cher parfois des poudres et des pâtes dentifrices qui, bien qu'utiles sans doute, n'empêchent pas toujours les dents de se carier.

Or, il est un dentifrice qu'on a, en cette saison, vraiment sous la main, et peu cher et agréable. On trouve, en effet, partout des pommes. Eh bien! il paraît que la pomme constitue un excellent moyen de nettoyage de la dentition.

S'appuyant sur ce fait constaté, une tentative intéressante a été faite dans trois classes des écoles primaires de Soleure (Suisse), en vue d'assurer la propreté des dents des écoliers.

Le médecin des écoles a donné l'ordre de distribuer chaque jour une pomme aux élèves des classes, notamment ceux des classes inférieures, qui se refusaient obstinément à se laver les dents, ont maintenant une denture d'une blancheur éblouissante.

XV — Histoire de l'Eglise

LES MISSIONS d'Amérique

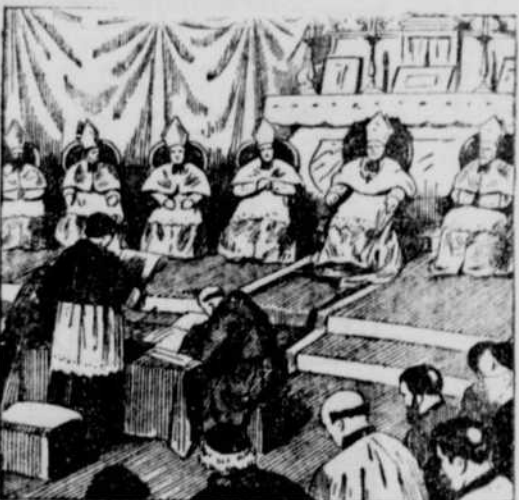


579. — LES PREMIERS MISSIONNAIRES DES ETATS-UNIS.

LE PERE MARQUETTE, CAPUCIN, DESCENDANT LE MISSISSIPPI DANS UNE BARQUE CONDUITE PAR LES SIOUX.

Ce zélé missionnaire, qui faisait partie du groupe des évangélistes du Canada, obtint l'autorisation d'entreprendre un voyage d'exploration. Remontant le Saint-Laurent jusqu'aux grands lacs, il les explore, il entre en relation avec les peuplades indiennes. Des lacs, il passe au bassin du Mississippi, il le descend jusqu'à son embouchure. D'autre part, les colons français s'établissent dans la Louisiane, tandis que la côte de l'Est voyait venir les Hollandais et les Anglais. Ces colons avaient bien avec eux quelques missionnaires qui leur assuraient les secours religieux et qui prenaient contact avec les peuplades indiennes. Mais celles-ci furent décimées par les combats qu'elles se livraient, par les répressions d'émigrants, enfin par l'eau de feu que leur vendait les colons. Lorsqu'au XVIII^e siècle la prospérité et l'organisation de l'action religieuse, la côte de l'Est est placée sous la juridiction du vicar apostolique de Londres et la Louisiane sous celle de l'archevêque de Rouen.

Le 6 octobre 1789, le pape Pie VI établit un évêché à Baltimore, le premier titulaire fut Mgr Carroll. En 1791, le zélé prélat tint son premier synode pour unifier l'action de son clergé, qui comprenait 22 prêtres pour subvenir aux besoins religieux de 25.000 catholiques et à l'évangélisation de millions de païens.



580. — PREMIERE EFFLORESCENCE DE L'EGLISE DES ETATS-UNIS.

LE CONCILE PROVINCIAL DE BALTIMORE.

Le mouvement des émigrés vers les Etats-Unis s'accroissait comme une avalanche; parmi eux se comptait un grand nombre de catholiques particulièrement des Irlandais. En conséquence, les paroisses se multipliaient et de nouveaux évêchés se créaient; toutefois un assez grave danger se manifestait, car il était difficile de maintenir l'unité dans une si grande diversité. Pour y parer, Mgr Jacques Withfield réunit en 1829 un concile provincial à Baltimore, tenu sous la présidence de Mgr Henrick, où prêtres y furent fixés; des règles furent données aux commissions laïques paroissiales, parce qu'elles avaient tendance à accaparer la direction de la paroisse. Toutes ces heureuses décisions favorisèrent l'avancement de la foi. D'autres difficultés demeurèrent, car les évêques étaient encore obligés de s'adresser à l'Europe pour avoir des prêtres, des religieux, des religieuses et des ressources pour leurs œuvres. Dans le premier concile national de Baltimore, tenu sous la présidence de Mgr Henrick, on étudia les moyens d'établir des séminaires et de s'assurer des ressources. Ces œuvres furent retardées par la guerre de sécession; de plus des ruines considérables aggravèrent la situation dans les Etats transformés en champs de batailles. Pour aviser à la réparation de tous ces désastres, Mgr Spalding, avec l'approbation de Pie IX, réunit un second concile national à Baltimore.



Production de la maison G. MAZO 88, Boulevard St-Martin, Paris. Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.

JEANNOT

par **LYMAN YOUNG**

L'INVINCIBLE

Registered U. S. Patent Office

